

322

HOUETTES DU FRONT BELGE

&

*Notes d'un
Combattant*

YSER (1914-1918)

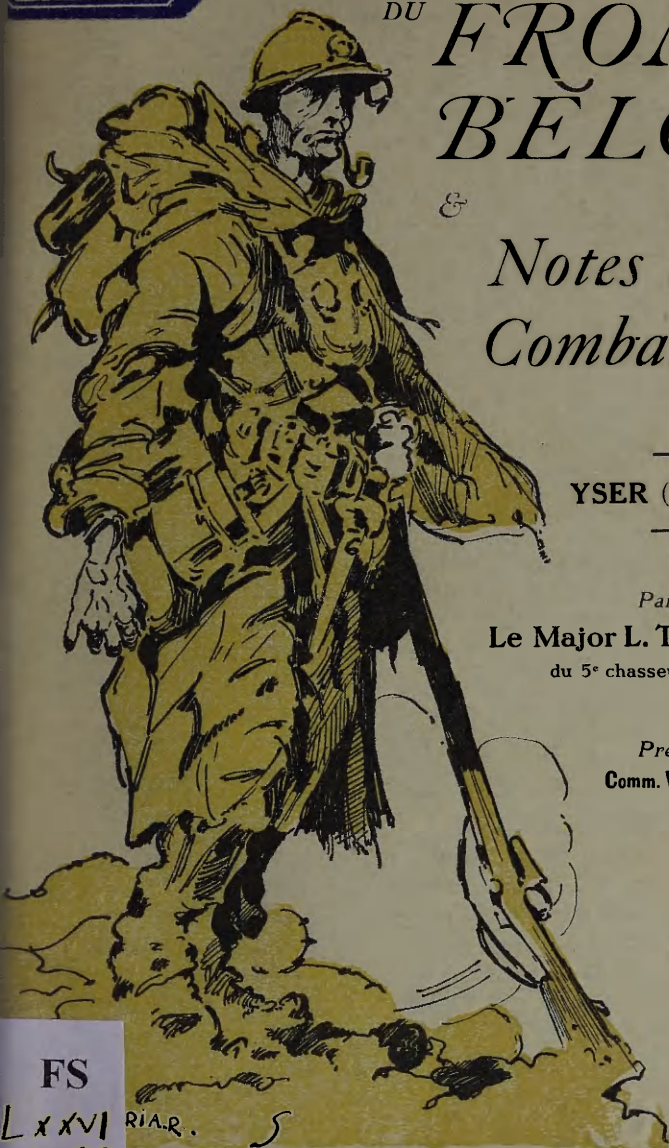
Par

Le Major L. TASNIER

du 5^e chasseurs à pied

Préface du

Comm. WILLY BRETON



FS

LXXVI R.I.A.R.

1073

A

E FERDINAND LARCIER, EDITEUR, BRUXELLES

FS

LXXVI

1073

A



.178 6989

Silhouettes du Front belge



Notes d'un Combattant

Le Major L. TASNIER

du 5^e chasseurs à pied

SILHOUETTES
DU
FRONT BELGE



Notes
d'un Combattant



BRUXELLES

Veuve FERDINAND LARCIER, Éditeur

16-18, rue des Minimes

1919

A MON FILS ROBERT
dont les langes furent trouées
par les balles allemandes.

Bataille de Mons, 23 août 1914.

« *Remember.* »

PRÉFACE

Après cinquante-deux mois de luttes inouïes, nos soldats vainqueurs sont rentrés triomphants dans leurs cités et leurs villages reconquis. Par l'accueil enthousiaste qu'elle a fait à ses libérateurs, la Belgique leur a témoigné tout son amour immense et sa gratitude infinie. Elle sait ce qu'ils ont souffert et que c'est à leur vaillance qu'elle doit de vivre encore, indépendante et libre. Jamais elle n'oubliera l'œuvre merveilleuse de courage, de sacrifice et de dévouement inégalés, accomplie par son armée qui s'est acquis pour tou-

jours la reconnaissance fervente et fière du pays délivré par l'héroïsme de ses fils.

« *Officiers, Sous-Officiers et Soldats* », a dit le Roi dans son admirable proclamation à l'armée victorieuse, « *vous avez bien mérité de la Patrie.* » Cette phrase exprime et contient tous les hommages dus à notre armée intrépide.

L'épopée qu'elle a écrite, au prix de tant de sang et de sacrifices sublimes, est unique dans les annales de l'histoire. N'ayant que sa faiblesse à opposer à la puissance formidable de l'envahisseur criminel, — qui s'est jeté sur elle dès le premier jour, avec la certitude de l'écraser, — elle éblouit et surprend le monde par l'ardeur de sa résistance, puisée aux sources fécondes de l'honneur et du devoir.

C'est à Liège, d'abord, que nos soldats s'illustrent par des prodiges de vaillance. Deux jours et deux nuits durant, un contre cinq, ils brisent et refoulent, sous les

ordres du général LEMAN, les assauts répétés de masses profondes. Quand sa mission de couverture est remplie et que, les intervalles des forts étant forcés, tout prolongement de la résistance est devenu impossible, la 3^e division se retire afin de rejoindre le gros de l'armée établi sur la Gette. Mais les forts tiennent toujours, barrant de leur feu les routes de l'invasion. Pour les réduire, les Allemands ont dû amener devant la place leurs pièces du plus gros calibre, et écraser les forts sous des tonnes de mitraille. Le dernier d'entre eux ne tombe que le 17 août. Loncin a sauté le 15, ensevelissant sous ses décombres l'héroïque gouverneur de Liège qui a continué, jusqu'à l'extrême limite, de diriger la résistance de la place.

L'ennemi, entre-temps, a pris contact avec nos positions de la Gette. Il a tenté, le 12 août, par une action vigoureuse, de s'ouvrir une voie d'accès vers la capitale.

Un nouvel et sanglant échec lui est infligé à Haelen. Sa rage et sa colère ne connaissent plus de bornes. Le système de terro-risation qu'il a sauvagement appliqué dès son entrée en territoire belge, se développe et s'étend. Les brutes allemandes incendient, saccagent, pillent, torturent et violentent les populations, comme si elles espéraient, par tant d'horreurs accumulées, contraindre nos troupes à déposer les armes. Elles ne font qu'accroître la haine dont tous les cœurs débordent, et l'unanime volonté de lutter jusqu'à la mort, plutôt que d'être esclave.

Le 18 août pourtant, les voies d'invasion étant ouvertes, une masse ennemie forte de 500,000 hommes au moins s'est mise en branle. Pour n'être pas anéantie, notre armée a dû se décider au repli sous Anvers. Elle se retire en bon ordre, retardant le mouvement de l'ennemi par d'ardents combats d'arrière-garde, tels ceux dont furent

témoins Hautem-Sainte-Marguerite, Tirlemont, Aerschot.

Namur, en même temps, menacé dès le 19, tombe le 23 au pouvoir de l'ennemi, après que la destruction des forts par les pièces allemandes et autrichiennes de 280 et de 305, ainsi que l'encerclement de la place, n'eussent laissé à la 4^e division d'armée d'autre alternative que de se retirer en toute hâte vers la France, par l'Entre-Sambre-et-Meuse. Au prix de difficultés indescriptibles, 12,000 hommes rejoignirent finalement Anvers.

Appuyée au réduit national que l'on juge encore irréductible et où elle attendra l'arrivée des secours alliés, l'armée belge ne demeure pas inactive. Elle sait bien qu'elle n'est point de taille à infliger seule une défaite à l'ennemi. Elle est résolue pourtant, afin de soulager les armées franco-britanniques menacées du plus grave péril, à porter à l'ennemi tous les

coups qu'elle pourra. Pendant les batailles de Mons et de la Sambre, l'armée belge effectue les 25 et 26 août une première sortie et se bat avec vaillance. Le 4 septembre, elle refoule l'ennemi de Termonde, qu'il incendie. Dès que la bataille de la Marne est engagée, le commandement prépare une nouvelle action vigoureuse. Du 9 au 13 septembre, alors, notre armée se rue à l'assaut des fortes positions ennemies organisées au sud d'Anvers. Son élan est tel, qu'elle refoule partout les Allemands, surpris et déconcertés par la vigueur et la spontanéité de cette attaque. Nos troupes entrent dans Aerschot et dans Malines. Elles sont aux portes de Vilvorde et de Louvain, quand l'ennemi, ayant amené en hâte de puissants renforts, contre-attaque à son tour et, appuyé par le feu roulant d'une grosse artillerie à laquelle nos troupes ne peuvent répondre, les oblige à rejoindre leurs lignes de départ. Mais si nos soldats

n'ont pas pu vaincre, ils ont fait subir à leurs adversaires de lourdes pertes. Ils ont, surtout, contraint trois divisions allemandes entières, en route déjà pour la Marne, à faire précipitamment demi-tour. Von Kluck s'est vu privé ainsi d'un appoint de forces qui l'eût peut-être sauvé du désastre. Et c'est pourquoi notre armée a pris, bien qu'indirectement, une part si effective à l'immortelle victoire qui a sauvé le monde.

Une autre opération importante était projetée pour les derniers jours de septembre. Elle ne put recevoir qu'un commencement d'exécution, un immense danger étant venu subitement menacer notre armée. Exaspérés par ses attaques continues, par les entreprises que des détachements héroïques dirigeaient sans répit contre leurs communications, les Allemands avaient décidé, en effet, d'attaquer cette armée dans Anvers même. La chute

de Maubeuge rendait disponible un matériel de siège formidable. Les moyens d'action les plus nouveaux et les plus puissants furent concentrés, presque secrètement, devant la position où nos troupes avaient trouvé un dernier refuge.

L'attaque débute le 28 septembre, par l'entrée en action, contre les forts de Waelhem et Wavre-Sainte-Catherine, des pièces du plus gros calibre, y compris celles de 420. Les ravages de l'artillerie allemande sont effroyables. Ni cuirassements, ni bétonnages, rien ne résiste à l'explosion des obus monstrueux. Tout s'émiette et s'effondre, dans un indescriptible chaos. L'un après l'autre, les forts sont écrasés. Soumises au même feu terrifiant, les défenses des intervalles ne sont bientôt plus que des débris informes. Huit jours durant, nos troupes demeurent dans cet enfer, opposant à l'assaillant une résistance farouche, livrant des combats sanglants et

inégaux. Chaque heure qui passe ajoute à leur désespérance tragique. A peine l'arrivée de quelques renforts de marins britanniques permet-elle de combler, pour quelques moments, une brèche menaçante. Va-t-il falloir, qu'abandonnée à elle-même, l'armée belge succombe ?

Non. Une volonté inflexible de poursuivre la lutte quoi qu'il arrive, une énergie surhumaine chez ces combattants qui semblent, pourtant, avoir atteint les limites de l'endurance physique et morale, vont une fois encore réaliser des miracles. Dès qu'il s'est rendu compte qu'Anvers était intenable, le Roi a décidé, en effet, d'abandonner la forteresse en ruines. Si prodigieux qu'apparaisse l'effort à accomplir, l'armée de campagne fera l'impossible pour rejoindre les Alliés, dont le front s'étend graduellement vers le Nord, dans cette course à la mer qui est une lutte de vitesse, de science et d'âpre volonté.

* * *

Alors, dans la nuit du 6 au 7 octobre, commence l'épique retraite. On ne sait pas encore où l'on s'arrêtera. L'essentiel pour le moment est de hâter la marche de l'armée à travers l'étroit couloir qui demeure libre entre la frontière hollandaise et l'Escaut. Déjà l'ennemi menace de flanc ces minces et rares lignes de retraite. Dès qu'il verra sa proie lui échapper, il s'élançera sûrement à sa poursuite. L'heure est angoissante et tragique. Car aux difficultés à surmonter, s'ajoutent la lassitude effroyable et le découragement des troupes qui, depuis plus de deux mois déjà, combattent sans répit et sortent de l'enfer d'Anvers.

Le prodige, pourtant, s'accomplit. Sans abandonner à l'ennemi un seul canon ni un seul homme, l'armée de campagne

atteint, du 11 au 15 octobre, l'Yser, où elle vient enfin donner la main aux troupes alliées. Mais elle est à bout de forces et, semble-t-il aussi, de courage. La rumeur circule que les troupes vont aller jouir en France d'un repos bien gagné; qu'elles vont s'y refaire, s'y équiper de neuf, s'y réorganiser. Qui reprocherait aux hommes d'aspirer à ce repos? Car ils n'en peuvent plus; leurs uniformes crient misère; les corps meurtris sont las et les cœurs douloureux. L'armée souffre et se désespère d'avoir dû abandonner à l'ennemi, malgré tant de sacrifices, la presque totalité du pays qu'il violente et qu'il martyrise.

Et voici soudain qu'à ces troupes harassées, le Roi demande un nouvel et suprême effort. C'est le 13 octobre. Dans une proclamation émouvante, il annonce à ses soldats qu'ils ne sont plus seuls désormais, qu'ils vont combattre à côté de leurs alliés. Il veut que dans la bataille toute proche,

ils se surpassent encore en héroïsme. Il leur ordonne de lutter jusqu'à la mort, pour que la Belgique revive : Traître celui qui prononcera le mot de retraite sans que l'ordre formel en soit donné...

Cet appel de leur Roi galvanise les hommes. Leur découragement, leur lassitude disparaissent comme par enchantement. L'armée en guenilles se redresse, plus ardente, plus fière que jamais. Par quel effet magique se sent-elle tout à coup pénétrée de cette confiance, de cette foi qui décuplent les volontés ? Toujours est-il que, d'un même élan, d'une ferveur unanime, tous les hommes ont fait le même serment :

« Le Roi le veut, l'Allemand ne passera pas ! »

Et l'ennemi n'a point passé. Contre nos 80,000 hommes à peine, contre nos troupes exténuées et meurtries, il a lancé pourtant une armée neuve et fraîche de 150,000 hommes, soutenus par une artillerie formi-

dable. La disproportion était telle que le haut commandement français n'avait osé demander à nos troupes, renforcées seulement par 6,000 fusiliers-marins français, que de tenir pendant quarante-huit heures. Or elles ont tenu, seules d'abord, avec les marins de Ronarc'h, leurs frères en héroïsme, pendant huit jours mortels. Elles ont tenu ensuite, quand le 23 octobre la division Grossetti est enfin venue à leur secours, pendant une semaine encore. Elles ont tenu jusqu'à ce que l'ennemi sanglant, à bout de souffle, ait dû s'avouer vaincu et, pris de terreur, ait fui devant l'inondation dont les eaux glauques se refermaient sur ses cadavres, jonchant les plaines de l'Yser.

A quoi bon décrire encore cette bataille, l'une des plus tragiques et des plus décisives de cette guerre? Ne suffit-il pas d'évoquer tous ces noms immortels : Dixmude, Nieupoort, Saint-Georges, Ramscappelle, Pervyse et tant d'autres encore, pour

qu'apparaissent à nos yeux tous les épisodes splendides de cette lutte forcenée, où l'héroïsme des nôtres triompha de la force et de l'orgueil allemands ? Il n'est pas de gloire plus pure que celle conquise sur l'Yser par nos combattants magnifiques qui, au prix de souffrances inouïes et de sublime vaillance, surent barrer à l'ennemi la route tant convoitée de Dunkerque et de Calais, en même temps qu'ils conservaient à la Belgique un dernier lambeau de sol à jamais sacré et sanctifié par leurs sacrifices.

* * *

Mais il restait d'autres prodiges à accomplir : ressusciter l'armée que sa victoire même avait achevé de réduire au dénuement, à la misère ; rendre infranchissable cette barrière de l'Yser d'où devait bondir un jour notre offensive libératrice. On ne

peut songer à exposer en quelques lignes comment ces tâches gigantesques furent menées à bien. L'énormité du labeur fourni, dans tous les domaines, restera toujours un sujet d'émerveillement. Et quand on songe que pas un instant l'armée n'abandonna les positions qu'elle avait défendues avec un tel acharnement ; qu'elle se reconstitua sur place et sous le feu même de l'ennemi, parmi les ruines accumulées ; qu'elle édifia dans l'eau et dans la boue ces positions irréductibles à l'abri desquelles elle monta, pendant quatre ans, sa garde sacrée ; quand on réfléchit que tous ses services durent renaître en terre d'exil, dans la fièvre et la hâte des nécessités immenses à satisfaire ; que tout dut être improvisé, créé, reconstitué de toutes pièces ; quand on compare l'armée splendide qui a défilé triomphalement dans ses chères villes reconquises à ce qui restait, après l'Yser, de l'armée entrée en cam-

pagne en 1914, on demeure ébloui et confondu d'admiration.

De toutes ces tâches, la plus grandiose est celle que nos combattants ont réalisée en défendant ces tranchées de l'Yser où se concentrèrent, quarante-huit mois durant, toute leur vie et tout leur effort obstiné. L'histoire pourra-t-elle jamais dire ce que ces quelques lieues de terre libre ont connu de stoïcisme, de souffrances, de ténacité patiente et farouche? Le regard dirigé vers leur patrie mutilée et souillée par un ennemi sans scrupules, toutes leurs pensées tendues vers les êtres chers qui se cabraient sous un joug odieux, nos soldats sont demeurés là, face à face avec les bourreaux de leur pays, pendant des mois et des mois interminables, sans un murmure, sans une révolte contre un destin si cruel, gardant au fond du cœur la foi profonde dans le triomphe de la justice, ancrés dans leur volonté têtue et réfléchie de vaincre et de

châtier. Et cela seul est admirable. Ce l'est davantage encore quand on se dit qu'ils n'avaient même pas, pour soutenir leur courage, le stimulant de la gloire. Car ceux qui sont tombés sur l'Yser, en montant cette garde immobile et patiente, sont morts obscurément. Trop d'ardentes batailles se livraient, entre les adversaires aux prises sur des fronts immenses, pour que l'on pût se souvenir longtemps des âpres combats livrés par les nôtres à Steenstraat, en avril 1915; de tant de coups de main sanglants et de bombardements furieux; des luttes épiques engagées par nos patrouilleurs dans le « no man's land » tragique des rives de l'Yser.

Même, dans le tumulte ardent qui secouait d'autres parties du front, la région de l'Yser a pu parfois paraître trop calme aux ignorants et aux profanes. Qui sait si la stagnation imposée à nos soldats dans leurs tranchées boueuses, n'a point fait

douter par moments de leur capacité à sauter un jour à la gorge de l'ennemi et à le terrasser ?

Les événements n'ont point tardé, cependant, à dissiper ces doutes. En 1917, déjà, quand se déclencha, d'août à octobre, l'offensive franco-britannique des Flandres, notre armée attendait impatiente l'heure d'y prendre part. Elle était prête à remplir entièrement le rôle qui devait lui échoir, si le plan conçu avait pu se dérouler selon les prévisions établies. Mais en dépit d'efforts acharnés, l'offensive de nos alliés ne put atteindre ses objectifs. Avec quel élan pourtant une partie de nos troupes seconda les attaques du général Anthoine, fit irruption dans la presqu'île de Luighem et s'y rendit maîtresse des positions ennemies. Les circonstances seules interdirent à son action de se développer davantage.

En revanche, dès que l'hiver mit fin aux

opérations entreprises, notre armée étendit son front et assumait la garde du secteur bouleversé de Merckem, arraché à l'ennemi. Elle le prolongea encore vers Ypres quand la formidable offensive allemande, commencée le 21 mars 1918, obligea nos alliés à concentrer toutes leurs forces disponibles vers les secteurs où la bataille faisait rage. Celle-ci gagne bientôt les Flandres, et le 17 avril, brusquement, plusieurs divisions allemandes s'élancent, sur un front de 6 kilomètres, à l'assaut des positions tenues par deux divisions belges. Devant le nombre et la puissance, nos postes avancés doivent céder, non sans avoir opposé une résistance farouche. Déjà l'ennemi pousse des clameurs de victoire et, sans souci des pertes, poursuit son avance, quand, dans son flanc, jaillit, impétueuse, irrésistible, la contre-attaque des nôtres. Une lutte sanglante s'engage. Nos hommes se battent comme des lions. Rien ne peut

leur résister. Surpris, désesparés, les Allemands reculent en désordre. Le soir, la situation était entièrement rétablie en notre faveur ; plus de 800 prisonniers restaient entre nos mains ; des cadavres allemands, par centaines, gisaient sur le terrain.

En même temps qu'ils avaient sauvé la deuxième armée britannique d'un péril redoutable, — ce qui leur valut d'émouvants témoignages de gratitude, — nos soldats avaient prouvé ce dont ils seraient capables le jour où l'ordre leur serait donné d'attaquer à leur tour.

Dès ce moment, du reste, ils ne laissent à l'ennemi aucun répit. Les raids, les coups de mains se multiplient, où les nôtres affirment leur maîtrise et vont cueillir, dans les lignes allemandes, trophées et prisonniers. Le 27 août, à Langemarck, nos détachements d'assaut emportent d'un seul élan, sur un front de 4 kilomètres,

les avancées des positions ennemies, s'y installent et y demeurent, L'ardeur de nos soldats inquiète visiblement l'adversaire, auquel le maréchal Foch assène par ailleurs, depuis le 18 juillet, des coups de massue formidables qui l'assomment, l'obligent à rompre sans cesse, l'acculent à la défaite imminente. L'armée belge sait que son heure approche d'entrer dans la bataille décisive, et vibre déjà d'enthousiasme.

Elle n'ignore pas combien sa tâche sera rude, mais elle est prête à tous les sacrifices; nul obstacle ne pourra l'arrêter, ni soustraire l'ennemi au châtement inéluctable.

Et quand le Roi, en quelques phrases ardentes, ordonne à ses soldats de se ruer à l'assaut, un frémissement sacré parcourt toute cette armée qui va venger enfin l'outrage fait à la Patrie. Le 28 septembre, vers 3 heures du matin, l'ouragan de notre artil-

lerie éclate, formidable. Il est 5 heures et demie quand nos fantassins bondissent de leurs tranchées, aux cris de « Vive le Roi ! », et malgré la pluie qui déferle et le vent qui souffle en tempête, entraînent, d'un élan irrésistible, leurs drapeaux glorieux à l'éblouissante victoire.

Ce que fut, ensuite, cette admirable bataille dirigée par le Roi en personne, à la tête du groupe d'armées des Flandres, chacun le sait. Les événements sont de trop fraîche date pour qu'il y ait lieu de s'y appesantir. Après l'enlèvement de la crête des Flandres, fait d'armes splendide, après la courte trêve nécessaire pour préparer le deuxième acte de l'offensive, c'est, le 14 octobre, la bataille pour Thourout et Thielt, non moins ardente et magnifique. Dès lors, c'en est fait des Allemands. En hâte, ils abandonnent la côte qu'ils croyaient posséder pour toujours ; ils évacuent la Flandre occidentale tout entière, poursuivis l'épée

dans les reins par nos troupes infatigables et leurs intrépides alliés. En vain l'ennemi tente-t-il de résister sur la Lys et le canal de dérivation, sur l'Escaut et les canaux qui le prolongent. La manœuvre géniale et féconde porte tous ses fruits, sur le front de Belgique comme sur le front de France.

Et, le 11 novembre, devant le désastre imminent, les Allemands capitulent.

Ainsi s'achève, dans l'éclatant triomphe des justiciers, cette effroyable guerre déchaînée sur le monde par l'insatiable orgueil d'un Empire de proie et de domination.

Ces quelques pages ont simplement tenté de rappeler, en un bref raccourci, la part qui revient à notre armée dans l'œuvre de libération.

Elles ne sont qu'un faible hommage rendu aux soldats de Belgique, que l'auteur de ce livre nous fait connaître et mieux aimer. Combattant intrépide, chef adoré de ses

hommes dont il a partagé, du premier au dernier jour, tous les périls, toutes les souffrances et toute la gloire, nul n'était mieux placé que lui pour tracer d'eux ces silhouettes alertes, pittoresques et vivantes, pour nous enthousiasmer au récit véridique et vibrant de leurs exploits. Il nous initie à leur existence dans les tranchées de l'immortel Yser. Il dévoile pour nous leur âme simple, claire et forte. Son livre est doublement méritoire : parce qu'il est sincère et vécu ; parce qu'il contribue à enraciner dans nos cœurs, avec la haine implacable du boche, l'amour fervent et profond pour nos libérateurs.

Commandant WILLY BRETON.

SILHOUETTES

Le " Jasse "

(Boesinghe. — B. 14.)

En souvenir de la 1/I 2 ch.

Le surhomme de la grande guerre, celui sur qui, depuis trente mois, elle pèse de tout son horrible poids.

Les tranchées, voilà son domaine. C'est là qu'il peine, à toute heure du jour et de la nuit.

Les jours ont succédé aux jours, les semaines aux semaines, les mois aux mois, les relèves aux relèves...

Qui ne l'a vu, vers l'heure du chien et loup, s'acheminer vers les boyaux, ne peut le comprendre; qui ne l'a accompagné dans une relève faite par une

nuit obscure et pluvieuse d'automne, n'a pas connu l'extrême limite de la souffrance humaine.

Il marche de son pas lent, courbé sous le fardeau de son sac, où s'accumulent tant de choses : linge, tente, couverture, don du Roi, du « British gifts », cadeau de la marraine, que sais-je encore ?

Chaussé de bottines anglaises, coiffé d'un casque français, il porte sur le cœur un bonnet de police belge.

Il arrive au secteur. Sont-ils gros ? Qui, ils ? Les obus, les bombes, les torpilles ? Non : les poux, les rats !

Séjour agréable : les abris sont nombreux et la terre est si bonne. Les sacs seront vite remplis...

Ses illusions ont vécu ; il ne lui reste plus rien, pas même ses cheveux ! Depuis trente mois il n'a pu dormir dans un lit. Il ne s'inquiète que d'une chose au cantonnement : la paille est-elle fraîche ?

Il est devenu passif. Plus rien ne l'étonne, ne l'effraie ; il a tout vu, tout souffert.

Il n'envie même plus ses camarades des autres armes. Il est « jasse », il restera le « jasse », car il est le « peuple en armes ».

Il est fier de ses chevrons de vrai front, mais d'autres en portent aussi.

Au créneau de la tranchée inondée, ses yeux regardent de cette façon spéciale propre aux explorateurs et aux marins. Il veut voir loin, très loin.

Quoi ? Sa maison. — Tout ce qu'il aime est devant lui. Il n'est rien, derrière lui, qui l'appelle.

Si, pourtant, des « jasses » comme lui, qui reposent à jamais dans les petits cimetières. Il soigne leurs tombes. La sienne y sera peut-être demain..

S'il paraît, parfois, sombre et pensif, ne vous y trompez point pourtant. Que le boche exécré se montre, aussitôt il se réveille farouche, transfiguré, beau de l'idéale beauté qui pare les héros.

Le « jasse » fait son Devoir, plus que son Devoir, et s'il meurt, c'est pour expirer avec le dernier cri qui de ses lèvres s'échappe : « Vive la Belgique ! »

Peuple, salue-le bien bas quand il passe, et agenouille-toi sur sa tombe !

Le Ravitailleur

(Boyau franco-belge. — Steenstraat.)

*A mon cycliste Richard Dedobbeleer,
dit : "Jefke".*

On le rencontre partout !

Signes particuliers : est toujours juché sur une bicyclette dont il ignore lui-même la provenance.

A une coiffure plus que quelconque, que peut revendiquer chaque D. A.

Possède trois besaces, deux havresacs.

Ne vous étonnez pas, si, sur le guidon qu'il tient d'une main, est attachée une botte de carottes ou de poireaux, tandis que de l'autre main, il porte précieusement quelque objet qui ne s'accommode pas des chocs.

C'est « l'embusqué du front », disent les « jasses ».

Quand et où dort-il ? Nul ne le sait.

Tel le juif errant, il ne peut s'arrêter.

Vous le croisez au cantonnement, vous le retrouvez aux tranchées.

Nul comme lui ne connaît pistes, boyaux et postes de gendarmes.

A lui de rapporter le journal du commandant, le cassoulet du lieutenant, la *Vie Parisienne* de l'adjudant ; chocolat, cigarettes et savon ; cartes postales pour marraines. Et surtout, qu'il n'oublie rien ! Jamais on ne lui a dit merci, toujours on l'eng... — N'est-il pas un embusqué ?

Un jour, on le ramasse, pantelant. Un éclat d'obus l'a frappé dans le boyau, et quelqu'un demande :

— Que diable faisait-il par là ?...

Le Mitrailleur

(Tranchée rouge. — Dixmude.)

A ma 12^e du 5^e Ch.

Pour le « piotte », c'est « l'embusqué des tranchées ». A lui, le bon abri, sans souris, sans rats et sans pluie. A lui les toits blindés, bétonnés. La mitrailleuse doit vivre, donc il vit...

Certains l'appellent « millionnaire », rapport à l'M qu'il porte sur le bras gauche.

De fait, à le voir placidement « bouffer » les beefsteaks, les « boulettes » et les frites que lui assure un ravitaillement impeccable, il a bien l'air d'un « sale bourgeois » vivant au milieu de prolétaires.

Vous le rencontrerez parfois, arrêté devant les « jasses » qui remplissent des sacs. Il les regarde, en

fumant béatement sa cigarette. Si quelque profane l'interpelle, il se retourne vers lui d'un air à la fois étonné et un peu dédaigneux, et avance son bras gauche où trône le M majestueux. Ne croyez pas que ce soit pour accompagner son geste du mot cher à Cambronne. Non, il est « mitrailleur » et non pas fantassin. Il fauche et ne bêche pas.

Sa « bonne amie » étant restée au pays, c'est sur sa pièce qu'il a concentré toute son affection.

Il l'a baptisée de noms doux, ardents, héroïques, vengeurs. Jour et nuit, il la caresse et la dorlote. S'il gèle, il lui réserve la meilleure place auprès du feu de bois. En été, c'est avec son mouchoir qu'il essuie la « pauvre » qui transpire.

Toujours de bonne humeur, le mitrailleur ne grogne qu'aux moments de grande relève, quand, depuis les postes avancés, il lui faut ramener jusqu'à l'arrière tout le matériel, dans la nuit noire.

Il a conscience de sa valeur. N'est-il pas de « l'infanterie condensée » ?

Sa supériorité, du reste, se manifeste par son langage. Il n'a que des mots scientifiques à la bouche, parle, à qui veut l'entendre, de sa « zone de tir » et de son « secteur de feu ». Il *abat* la route, *flanque* le canal, interdit à l'ennemi l'accès dans l'angle *de*

mort. La nuit, il tire sur la *burification* des routes !
Et voilà !

Comme les « salauds » d'en face, il est enchaîné à l'engin infernal. Mais chez lui, les liens immatériels sont invisibles ; ils n'en sont que plus solides. Et le jour où il tombera, frappé à mort, la main crispée sur les débris de sa pièce fracassée, le grand M sanglant, brodé sur son bras gauche, évoquera ce mot sublime : *Martyr...*

Le Cuisinier

(Lion Belge. — Route d'Ypres.)

A mon dévoué Vanschoorisse.

On ne l'a jamais appelé « *Cuistot* » ; pour tous, il est « *de man van de keuk* ». Est Flamand la plupart du temps, mais s'exprime en un savoureux mélange de français et de wallon.

C'est un personnage très important de l'unité : Ne se distingue-t-il pas des autres par le port d'une combinaison bleue qui fait songer aux « gugusses » des cirques ? Seul, aussi, quand les coquets bonnets de police furent distribués, il a conservé la casquette.

On n'est pas cuisinier sans casquette.

Et quelle casquette ? Couleur indéfinissable, formée de la superposition des buées graisseuses, des suies,

des taches d'huile. De cette coiffure s'échappent des cheveux toujours trop longs, reluisants, « blinquant » au soleil !

On lui enseigne la propreté. Mais ses ongles se refusent à devenir blancs, et sa face est généralement pareille à celle d'un moricaud.

Au début de la campagne, son rôle fut ingrat. Mais aujourd'hui, brandissant, tel un sceptre, la grande louche, il trône près de la cuisine roulante : La « batterie contre avions », comme disent les « jasses ».

Il prétend apprécier au juste l'appétit variable de ses camarades, et tient pour assuré qu'il est moins aiguisé du samedi au lundi, « parce qu'il y a eu solde » !

A passé de mauvais jours pendant la crise des pommes de terre. Ingratitude humaine, tout le monde l'eng ... « Et pourtant, mon commandant, c'est pas ma faute ; les patates sont gelées et les hommes font mal le pluchement. »

Lui qui était naguère forgeron, maçon ou terrassier, s'est transformé en fin connaisseur des morceaux de viande : « Aujourd'hui, c'est possible faire des beefsteacks pour tous ; mais demain, avec ces rabats de col, c'est faire des boulettes. »

Au cantonnement, quand le repas est prêt, il faut l'entendre hurler : « Clairon ! » puis faire le geste universellement connu.

L'unité est-elle aux tranchées, il devient un être nocturne, circule à la tombée du jour et à l'aube, surchargé de provisions, se cognant aux traverses, butant dans les boyaux.

Et aux sentinelles qui l'arrêtent pour lui demander le mot d'ordre, il répond dédaigneusement le mot magique, le seul, l'unique, celui qui permet de passer partout : « Patates ! »

Le Délégué

(Chemin de fer Ramscapelle. — Wulpen.)

Au soldat André, de Frameries.

Une création de la guerre. On le trouve à tous les degrés de l'organisme militaire. Possède une importance variable, d'après l'échelon dont il dépend. Sait le français, le flamand, le wallon — parfois l'anglais.

Circule à motocyclette ou en bécane, mais le plus souvent à pied.

Signes particuliers : Se drape dans un imperméable de couleur indéfinissable. A toujours l'air grave : Ne porte-t-il pas dans sa sacoche ou sa farde des plis confidentiels et secrets?...

De mauvaises langues disent du délégué : L'âne chargé de reliques. Pourtant, par tous les temps, il

est en route, tant au cantonnement qu'aux tranchées, assurant une liaison étroite entre ceux qui ordonnent et ceux qui agissent.

En butte à l'énervement des uns, il doit subir encore les accès de mauvaise humeur des autres. Mais il reste imperturbable. Nul ne connaît, comme lui, le caractère des chefs. L'officier qui l'a traité plaisamment de « rond-de-cuir » ou de « marchand de paperasses », lui emprunte ensuite son « Onoto » pour signer la note « Néant ». Le sergent-major le fuit; mais où qu'il se cache, le flair du délégué a tôt fait de le découvrir : « Vite, chef, un pli urgent. »

Les « jasses », en revanche, l'aiment et le respectent. Car c'est lui qui apporte le titre de congé tant attendu ou le « laissez-passer », grâce auquel le bonhomme amoureux caresse l'espoir de pouvoir embrasser la jolie fille du dernier cantonnement. N'est-il pas au courant, aussi, de toutes les nouvelles ? Pour l'habitant des tranchées, il est celui qui vit dans les mystères des bureaux, là « où l'on écrit beaucoup à la machine ».

Que font les Anglais ? Où est Broussiloff ? Que dit le sans-fil ? A quand l'offensive ?... On le harcèle de questions. Et le délégué, qui se doit de tout savoir, raconte gravement des choses, des choses...

Le lendemain, sans doute, ses « tuyaux » crèvent. Mais sans sourciller, le délégué, semeur d'optimisme, recommence jusqu'au jour où, suprême injure, quelqu'un lui crie : « Eh ! Va donc, espèce d'em-
busqué. »

Le Permissionnaire

(Rabbelaere. — Forthem.)

*Au camarade-sportsman
M. De Bruyne, v. d. g.*

— Jasse, artilleur, *man van de genie*, cavalier, transports, travailleur, etc., il est toujours le même : blinquant et hors d'ordonnance !

Pendant quatre mois, et parfois davantage, le permissionnaire a attendu son tour.

Combien de fois n'a-t-il pas vu un des nombreux rouages de la voie hiérarchique entraver la marche lente de son titre de congé ?

L'obtiendra-t-il enfin ? Le délégué affirme qu'il est parti à la division et qu'il reviendra aujourd'hui.

Au réveil déjà, la fièvre du départ s'est emparée du permissionnaire. Le tramway, pourtant, ne part

qu'à 16 h. 30. Mais, dès la première heure, il a commencé ses préparatifs.

Il a été exempt d'exercice : il est celui qui part en congé!...

Depuis quinze jours, le futur permissionnaire a laissé repousser ses cheveux. Ses chefs ont fermé l'œil : c'est pour aller en congé!

Au premier sergent qui lui demande s'il possède une tenue convenable, il répond d'un air supérieur : « Venez voir, chef! »

Le permissionnaire est beau, trop beau. Les camarades — qui ont fait ou qui feront comme lui — affirment : « On va te prendre pour un embusqué! »

Qu'importe! Un soldat de l'Yser en congé, c'est la Belgique qui passe. La propreté étant une qualité nationale, il doit être propre. C'était une tradition du temps de paix; la guerre ne l'a pas supprimée.

Toute l'unité est d'accord sur ce point, et les camarades ont contribué à l'élégance du permissionnaire.

Le coquet bonnet de police à floche de soie, la veste au collet haut, les guêtres ou molletières, les bottines jaunes ne lui appartiennent pas. C'est une autre tradition : l'emprunt des objets chics pour aller en congé.

Vers midi, le titre de congé revêtu de multiples signatures, bariolé de cachets rouges, verts, violets, porteur d'empreintes digitales, de prescriptions françaises, flamandes, anglaises, de cases pour les timbres des gares d'arrivée et de départ, etc.. a été remis avec les recommandations d'usage sur la discipline, la tenue, l'hygiène, toutes écoutées... distraitement.

Le tramway ne part, cependant, qu'à 16 h. 30. Que faire en attendant? Le permissionnaire se lave une troisième fois, refait laborieusement pour la cinquième fois la raie de ses cheveux pommadés.

Il passe une dernière inspection de sa besace, où s'entassent pêle-mêle les multiples petits souvenirs de guerre : fusée, encrier, porte-plume, coupe-papier, portant gravés les noms glorieux : Dixmude, Ramscappelle, Het Sas, Yser!

Parfois, la besace contient des fleurs, voire un peu de terre et, ne souriez pas, — les simples « jasses » ont seuls de ces gestes purs, — une petite bouteille « d'eau de l'Yser », puisée non à Rousbrugge, mais au pont de Dixmude, à 25 mètres des Boches!

Tout est en ordre. Et l'heure n'avance qu'avec une lenteur désespérante. Alors, n'y tenant plus, le permissionnaire s'équipe. Et deux ou trois heures trop tôt, il se dirige vers l'arrêt du train.

Elle est parfois longue, la route. La poussière soulevée par les autos, ou la « drache » nationale, ont vite fait de souiller la belle tenue. Qu'importe la pluie ou la boue. La bonne humeur du permissionnaire ne s'altère pas : le soleil est dans son cœur !

Au carrefour, il rencontre d'autres permissionnaires.

— Où vas-tu ?

— En Angleterre, chez des réfugiés de mon village.

— Et toi ?

— A Paris, chez une marraine.

Aucun ne peut répondre ces mots bénis : *Chez moi !*

Toit ami, home ou foyer du soldat, que vous soyez de Londres, du Havre ou de Paris, si accueillants que vous vous fassiez, vous ne remplacerez jamais, hélas ! l'humble chaumière aux petits lits durs, à laquelle le permissionnaire pense toujours, et qui est : *Sa maison !...*

Le train est lent, bien lent. Malgré tout, il arrive à destination. Après avoir exhibé plusieurs fois son titre de congé où tout disparaît sous des cachets de plus en plus nombreux, le permissionnaire est libre.

Pendant sept jours il va pouvoir se déshabiller

chaque soir et dormir dans un lit, tant qu'il voudra, avec la certitude d'être encore vivant le lendemain. Adieu obus, torpilles, gaz asphyxiants. Au retour, avant de parler monuments, théâtres, etc., il dira : « J'ai fameusement dormi. »

Et tout entier, il se donne à la grande ville. Que de plaisir, que de joies et que de désillusions parfois. La guerre interminable a terni l'éclat du guerrier. Chevrons, décorations, blessures sont devenus choses banales. Le civil ne les remarque plus : d'ailleurs, il a le cafard. Le troglodyte des tranchées s'étonne un brin ; et pour ne pas devoir trop réfléchir, il s'amuse tant qu'il peut.

Il rentre au front et apprend, en débarquant, que sa division a changé de secteur, ce qui l'oblige à parcourir 20 kilomètres dans la nuit pour retrouver son unité.

On l'assaille de questions. Il crâne, a des réticences, des sous-entendus avantageux. Il lance des bruits sensationnels, annonce l'offensive prochaine, fixe le jour de la rentrée au pays et conclut en disant :

— Bien amusé. A quand le suivant ?

Le Facteur

(Maison de la Joconde. — Loo.)

*Au vieux brave Van Crommenhelleboog,
milicien de 1904.*

Il n'est plus jeune, et cependant il est la Vie! Sa sacoche rebondie ne contient-elle pas l'aliment supérieur qui soutient, console et fait espérer?

Le facteur a repris son existence régulière d'avant-guerre avec les allures et les gestes calmes, lents, précis, méthodiques, du bon fonctionnaire.

Il n'a qu'un souci : exécuter ponctuellement les ordres de son administrâtion, parfois tracassière.

Son brassard rouge est aussi respecté que celui des états-majors. Il en tire quelque orgueil, et sait que tous, grands et petits, épient sa venue. Est-ce

aujourd'hui qu'il apportera la lettre depuis si longtemps attendue et qui jamais n'arrive?...

Il sait l'impatience et l'espoir qui sont dans tous les cœurs. Et c'est pourquoi son geste est plus joyeux quand il remet des lettres de Hollande ou de Suisse. Son regard s'attendrit : « Y a du bon, mon Commandant ; il y a des cartes dans l'enveloppe. » Et puis, le vieux brave sait aussi qu'un verre de bière ou un cigare seront sa récompense.

Il s'attarde à faire un brin de causette, s'intéresse aux nouvelles reçues. Et l'officier, ému plus qu'il ne veut le paraître, lui montre le dernier portrait de ses enfants ou de sa femme.

C'est en souriant malicieusement que le facteur passe au jeune sous-lieutenant la grande enveloppe bleue, toute parfumée encore, close sur la chaude et caressante missive de la tendre marraine. « Elle ne vous oublie pas, hein, mon Lieutenant ? Tous les jours une ! » Et la grande écriture hachée, déchiffrée dans l'embrasure d'une fenêtre, fait oublier pour quelques heures, à un cœur de vingt ans, l'horrible guerre...

Mais ce ne sont-là, pour le facteur, que les prémices du triomphe de la tournée journalière. Les officiers servis, il s'achemine vers la ferme. Au gui-

don de la bicyclette sont accrochés les colis postaux. Il porte en bandoulière les imprimés. Dans une case spéciale de sa sacoche, il a serré les plis recommandés, et sur son cœur une couverture de vieux calepin renferme les reçus, les timbres, les coupons-réponse, bons-postaux, etc.

Mais un « jasse » l'a vu. Un cri jaillit : « Le voilà ! » Et aussitôt, de la grange, du « métro », de la cave, de l'abri, c'est un fourmillement d'hommes qui se précipitent : « Facteur ! Facteur ! » répète l'écho.

On fait cercle. Le paquet de la compagnie est ouvert. Et chacun tend anxieusement l'oreille, guettant l'appel de son nom.

Les yeux brillent. Oh ! les regards fiévreux des petits soldats belges qui, parfois depuis le 4 août 1914, sont sans nouvelles des êtres aimés ! Pauvres cœurs que le doute tenaille et qui veulent savoir ce que les incendies, les pillages, les déportations, les viols, les fusillades ont réservé aux leurs !...

La distribution se fait, lente et presque religieusement. Elle apporte aux uns quelque joie, à d'autres un peu d'espoir, à ceux-ci un souvenir aimable, à ceux-là une carte envoyée par un camarade et qui toujours se termine par cette phrase si souvent répé-

tée au front belge : « As-tu des nouvelles du pays ? »

A la plupart, hélas ! le facteur n'apporte rien. Mais, philosophe et compatissant, il affirme : « Ce sera pour demain ; faut pas s'en faire, c'est la guerre ; encore un peu de patience. » Aux plus déshérités, il offre, pour finir, un *Courrier de l'Armée* « où peut-être M. de Dorlodot demande de tes nouvelles ».

Les timbres vendus, les renseignements donnés, la boîte aux lettres vidée, le facteur s'achemine vers les autres unités où la même scène se renouvelle.

* * *

Vous qui me lisez et dont le cœur est bon, vous qui avez souffert dans vos affections et me comprenez mieux, n'oubliez pas le petit soldat de l'Yser. Ecrivez-lui, consolez-le. Il ne se plaint pas, mais il a parfois le cœur si gros...

Soyez bénis vous toutes et tous, qui vous ingéniez à faire parvenir au brave « jasse » les nouvelles qu'il espère si ardemment. Votre récompense est dans le bonheur et dans l'apaisement que lui apportent ces simples mots, qui pour lui résument tout : « Nous sommes en bonne santé, mon fils, et fiers de toi ! »

L'Infirmier

(Redan du Passeur. — Noordschoote.)

Au V. de G. Doutreluigne.

C'est un des derniers nés parmi les « spécialistes » que le front a vu éclore.

L'infirmier porte bien le brassard de la Convention de Genève, mais il ne faut pas le confondre avec les brancardiers. Car il continue de compter à l'effectif de sa compagnie. Il l'accompagne partout, marchant allègrement en queue de la colonne, exécutant encore machinalement, malgré ses mains vides, les mouvements d'armes commandés : il y a si peu de temps qu'on lui a enlevé son fusil.

Comme il parle français et flamand, s'est montré intelligent et débrouillard, c'est lui qu'on a choisi

pour le poste nouveau. Il n'a pas trop su, d'abord, s'il y avait lieu de s'en réjouir ou non. Rentrer au pays comme infirmier, après avoir fait vaillamment dans le rang toute la campagne, lui avait paru peu glorieux. Mais ayant appris qu'il serait exempt de sac et de fusil, il n'a plus hésité.

Dans la compagnie, on l'a naturellement copieusement « zwanzé ». Aux épithètes habituelles de « carottier » et d' « embusqué » sont venues s'ajouter des réflexions plus sensibles à son amour-propre :

— Ce n'est pas toi, infirmier, qui « viendras pencher ta beauté sur la souffrance des hommes » !

Mais il a tôt fait de s'accoutumer à son emploi et de s'y rendre indispensable.

Alors qu'il n'avait, comme « jasse », qu'une considération très limitée pour les médicaments, il ne délivre plus les « cachets » et les « drogues » qu'avec des gestes précieux. Il compte et recompte les pilules confiées à sa garde et qui, dans ses doigts, prennent des allures de perles d'Orient.

« Jasse » lui-même, il sait mieux que nul autre ce qui convient « au jasse », et découvre instantanément le remède réclamé par chaque affection.

« Tu as des coliques, mon vieux ? — Tiens, voici des poudres de « Dixmude » ! (C'est du bismuth.)

Sur les boutons qui s'obstinent à fleurir la face d'un camarade, il étale consciencieusement un peu de « pommade de lascars » (*sic*).

Quant aux maux de tête, il les guérit avec un cachet de « turpinite », que d'aucuns confondent avec l'aspirine.

Quand l'affection lui paraît mal définie, l'infirmier n'hésite pas un moment et applique le remède universel et infaillible : la teinture de « piotte » !

Il rendrait des points à un rebouteux. Aucune foulure, aucune entorse ne résiste à ses massages énergiques et savants. Aussi lui réserve-t-on une place d'honneur aux matches de football !

C'est lui encore qui examine les dents, scrute le fond des oreilles. Et le « jasse » le consulte avant comme après le congé : N'est-il pas un copain sûr à qui l'on peut tout confier ?

L'infirmier ne se pique pas de connaître l'anatomie humaine. Mais il connaît l'homme tout court, et cela suffit. Aussi prévoit-on qu'il sera un aide précieux au jour de l'offensive prochaine. Car il possède le secret des formules magiques capables de ranimer instantanément les défaillances passagères.

Se penchant sur le soldat que la fatigue ou un

coup de chaleur aura abattu, il lui crierà dans l'oreille : « Soupe ! »

Si l'homme ne se relève pas, il hurlera : « Solde ! »

Et si, malgré cela, le « jasse » ne bondit pas encore, l'infirmier pourra dire au médecin : « Rien à faire, docteur, il doit être mort ! »

Le Cavalier

(P. C. de l'Amiral. — Caeskerke.)

Très respectueusement au lieutenant-général Proost.

Le chic type du front. Beau et grand garçon bien découplé, il piaffe continuellement comme un pur-sang.

Nul ne sait comme lui porter, incliné sur l'oreille droite, le « *pine-mouche* » à jugulaire.

Sa veste est pincée à la taille, le collet bien droit s'adorne d'écussons très voyants.

Il remplace, au cantonnement, les grosses guêtres réglementaires par les molletières qui font valoir la rondeur du mollet et la finesse des attaches.

Quant aux éperons, ils sont, évidemment, du genre hors d'ordonnance et très « blingquants ».

Le cavalier affecte un certain dédain pour le « piotte », dédain qu'il étend, du reste, à tous ceux qui « marchent avec leurs pieds ».

Même démonté, il ne veut pas que l'on confonde la cavalerie avec l'infanterie dont son cheval mange les épluchures de patates !

Mêlé à un groupe, le cavalier domine. L'habitude du cheval, quoi !

Il raconte, accompagné de grands gestes, ses exploits de 1914 et conserve dans les yeux l'éclair de la victoire de Haelen.

Il connaît les traditions de son arme.

Le « jasse » l'en zwanze. Aux dragons de Latour il oppose ceux... de Bourbourg. Il admet que les cavaliers de Pichegru s'emparèrent de la flotte hollandaise, puisque, de nos jours, ils s'emparent de sous-marins échoués. Forcément, le cavalier dut participer au service des tranchées ; il s'y rendit à cheval et s'y plaça derrière les chevaux... de frise du poste d'écoute.

Il y crâna. « Excelsior » est sa devise.

Comme sa monture, il ronge son frein et attend avec impatience le jour où il pourra repartir « à moule », sabre au clair, pour le Roi et la Patrie.

Le Cycliste

(Beverdyk. — Rykenhoek.)

Amicalement au commandant

E. Demart.

Le plus ancien des types qu'enfanta notre armée mobilisée.

Lieu et date de naissance : Anvers, août 1914.

Signes particuliers : Bonnet de police très enfoncé sur des cheveux trop longs, veste dégrafée, fond de culotte rapiécé, belles guêtres de cavalier.

Se promène nonchalamment, les mains en poche, en musant aux fenêtres des mercantis. En vélo, va toujours trop vite !

Est très indépendant d'allures et de... caractère.

Plus que le « piotte » se morfond de son inaction et regrette la première partie de la campagne.

Si ses aînés, les « diables noirs », s'illustrèrent à Haelen, il compte à son actif nombre de reconnaissances périlleuses et de coups de mains hardis.

Il fit de belles parties de chasse... à l'homme.

Heureux temps, où chaque carrefour lui donnait un uhlan, chaque lisière de bois un boche !

Que de belles randonnées diurnes, nocturnes, à du 30 à l'heure ! Car pour « rouler », le cycliste est « un peu là » ! N'est-il pas frère des rois de la route : Vanhouwaert, Defraye, Thijs, etc. ?

Du reste, il était le « kampioen » de son village.

Aussi affecte-t-il un certain mépris pour le vélo réglementaire... Ah ! si on l'avait prévenu ! Il aurait rejoint avec le sien : une Alcyon, une F. N... Ça sont des machines !

Participe au service des tranchées, mais s'y rend en bicyclette, quel que soit le temps ou la saison.

Est fier de se voir confier un mauvais morceau du secteur.

Rend coup pour coup à l'ennemi qui le craint, car sa vigilance n'est jamais en défaut.

Son insigne spécial l'oblige à faire la « roue » au cantonnement, aux exercices, aux revues.

Il ne connaît que la carte au 1/1,000,000^e et mesure les distances par étapes : Dixmude-Gand. Gand-Bruxelles, Bruxelles-Liège.

Fera le prochain « Tour de Belgique » avec le boche comme entraîneur et le rattrapera avant la Meuse!

Le Musicien

(Zoetenaeye. — Avecappelle.)

Au brave Thibaut, du 2 Ch.

Il était, avant la guerre, le plus civil des militaires. Bien qu'on le vît en tenue aux manœuvres et aux revues, on l'apercevait plus souvent en bourgeois dans les orchestres des théâtres, concerts, cinémas... et même à la caserne.

La mobilisation du mois d'août 1914 troubla, au suprême degré, sa vie calme et régulière. Bourgeois estimé dans la cité où il avait pignon sur rue, il fut plus surpris que bien d'autres par l'horrible tragédie sur laquelle le rideau se levait brusquement.

Résolument, pourtant, il sangla son épée d'académicien et partit pour la guerre en tête du régiment enthousiaste.

Soufflant éperdument dans son instrument pour faire vibrer à tous les échos les accents endiablés d'une marche guerrière, il reçut les premières et chaleureuses acclamations de la foule.

Mais les mauvais jours survinrent. La musique fut oubliée ou presque... Elle ne se battait pas.

Elle apparut comme un poids lourd dans le régiment qu'elle suivait de près ou de loin, au hasard des événements.

Le musicien devint triste, profondément triste. Il se reprochait de n'être pas utile à grand'chose, la guerre nouvelle ayant proscrit les charges brillantes du temps de paix, aux sons des cuivres éclatants.

Bien plus : il écoppa ! A Liège, à Anvers, sur l'Yser, il y eut « de sales coups pour la fanfare » !

Puis, un beau jour, l'armée se stabilisa et reprit plus ou moins ses us et coutumes.

Sur les petites places publiques des plus petits villages des Flandres,—dont les murs ne renvoyaient naguère, aux jours de kermesse, que l'écho des notes criardes d'accordéons villageois, — ont retenti les accords des œuvres célèbres qui charmaient les badauds du boulevard d'Avroy, de la place Verte et du bois de la Cambre.

Les « jasses » firent journallement cercle autour du

musicien. Celui-ci oublia ses propres misères pour ne penser qu'aux plus malheureux que lui.

Il mit tout son cœur dans l'exécution des airs favoris d'avant-guerre. Avec quel entrain renouvelé il entonna *Le Doudou*, *Les Valeureux Liégeois*, *De Vlaamsche Leeuw*, etc.

Et redressé de toute sa taille, il laisse pleurer son âme avec celle de la foule, en jouant la *Brabançonne*.

Le musicien accomplit de longs voyages en Angleterre, en France, pour participer à des solennités patriotiques et ajouter à notre renom de bravoure et d'héroïsme celui de notre valeur artistique.

Une dépêche ministérielle en fit un brancardier, à l'égal des instituteurs et des ecclésiastiques. Avec fierté il arbora le brassard, insigne du rôle ingrat, obscur, mais glorieux, qui sera le sien désormais.

Il attend l'offensive prochaine, le cœur plein de la même grande espérance que les « jasses ». Il ira où il faudra, sans peur et sans reproche.

Bien vieilli, — il n'était plus jeune en partant, — il sera, lors de la rentrée triomphale, celui qui aura participé à toute la campagne, entendu raconter tous les exploits, vu de près les grands chefs et les héros.

A son grand bambin de fils qui, monté sur ses

genoux, l'interrogera et voudra tout savoir, il confiera : « Une belle journée, mon garçon, c'était à Isenberghe, en 1915, quand le maréchal Joffre vint féliciter le régiment après l'affaire de Steenstraat. En 1917, aussi, quand j'ai vu le général Pétain avec le Roi Albert. »

Puis, s'émouvant tout à fait aux souvenirs qu'il évoque, le musicien ajoutera : « C'était chaque fois, surtout, mon fils, qu'à Cabour, Hoogstade, Beveren, pour notre vaillante et si douce petite Reine venant voir les blessés, je jouais la *Brabançonne*. »

Le C. T.

(Moulin d'Isemberghe.)

Au capitaine Tricot, 5^e D. A.

Il est pour la masse l'homme du « Corps Tranquille », bien qu'il appartienne officiellement à celui des « Transports ».

Son âge? Trente ans et souvent beaucoup plus.

C'est généralement un cavalier.

En arrière du front, il construit des huttes, des cabanes, qui s'agglomèrent en pittoresques villages simili-indiens, malgaches. congolais.

C'est là que vous le rencontrerez à toute heure du jour, chaussé de sabots et vêtu d'une culotte qui ne lui descend pas plus bas que la naissance du mollet.

N'insistez pas pour qu'il mette ses jambières. Il les a en horreur. Où êtes-vous, pratique et beau « lassalle » de jadis ?

Quoique « monté », le C. T. appartient à l'effectif d'une compagnie et son régiment étant divisionnaire, il porte comme attribut le chiffre romain de la grande unité. Quand on l'interroge pour être mieux fixé sur ses fonctions, il répond :

« Je suis de la C. M. M. du T. B., du P. A. R. A. S. D. A. ou du 3 P. M. C. du P. G. » Ce n'est pas facile à comprendre, mais « cela vous en bouche un coin » !

Ce qui est certain, c'est que le C. T. n'est pas un « isolé », puisqu'il fait toujours partie d'une colonne.

Son âge ne le met pas à l'abri des quolibets des « piottes », qui l'appellent « Collet bleu » quand ils sont de bonne humeur, et « Bac à m.... » quand ils se fâchent.

Le soir venu, le vieux C. T. enfourche son bon gros cheval, attelle les caissons, et s'enfonce dans la nuit noire par les chemins boueux qui conduisent aux postes de ravitaillement, de matériel et de munitions.

Comme cela ne se voit guère, il y a toujours des farceurs pour prétendre qu'il ne fait rien.

Rouage indispensable, pourtant, de la formidable machine guerrière, il mérite, comme tous les autres, la part de reconnaissance que la Patrie réserve aux meilleurs de ses enfants.

Le Footballer

(Camp des Américains. — Hoogstade.)

*Au camarade J. Halbart,
Directeur du journal « Les Sports ».*

Ce n'est pas un Anglais.

Il était, en 1914, un personnage important de la jeunesse belge. Le grand sport qu'est la guerre, fit oublier ses prouesses sportives d'antan. Il devint un simple v. d. g.

Du soldat, il possédait les plus belles qualités : endurance, sang-froid, coup d'œil, décision, courage. Il le prouva en maints combats.

En l'hiver 1914-15, le footballer pansa ses blessures et refit sa forme. Le printemps le retrouva jeune, ardent, ivre de force.

Comme la volonté est l'expression naturelle de son tempérament, il se remit à courir en frappant des pieds sur un ballon. On le regarda avec ahurissement. Il continua.

Avec des camarades retrouvés, il forma des équipes, dressa des goals à l'aide de mauvaises perches et, au moyen de sa pelle Linneman, traça les limites d'un petit « ground ».

Dans son unité, il fit des adeptes. Finies les plaintes des mamans craintives, craignant pour le cher petit : bobos, foulures, entorses, etc. D'ailleurs, le football était le vrai jeu convenant à ceux qui chaque jour doivent affronter obus, grenades, torpilles.

Les chefs le comprirent et le footballeur imposa ses devises :

Mens sana in Corpore sano et Ludus pro Patria.

Il redevint quelqu'un !

De grands personnages offrirent des ballons, des coupes ; une marraine des bas, un maillot aux couleurs éclatantes. Il chaussa des bottines royales.

Tous les jeudis et dimanches, il est « celui qui va jouer un match ». Il passe un court pantalon, se fait masser les jambes, revêt un maillot qui met en valeur ses pectoraux, et, la capote sur les épaules, suivi des copains, il se rend au terrain.

Les « piottes » l'admirent ; bon joueur, membre jadis d'un club quelconque, il a laissé sous-entendre qu'il était en première division. Ses camarades en ont vite fait un « international ».

Au point de vue langues, c'est exact ; le footballer parle flamand, français, italien, anglais et même, à propos du jeu, il articule des sons incompréhensibles.

Il condescend qu'au repos un de ses admirateurs le recouvre de sa capote, et veut bien accepter la gourde de café chaud qui remplace le citron traditionnel.

Vaincu ou vainqueur, il est toujours félicité. Il excuse ses fautes par des formules sportives : Les « half » ne le soutiennent pas ; ses « ratés » deviennent des « passes en arrière » ; le terrain est trop lourd, etc. Les profanes écoutent, approuvent.

Ne rions pas.

La guerre est, avant tout, une question de résistance physique, et le footballer est au front un semeur d'énergie. Il affirme à l'étranger la valeur morale et physique de notre race. A son club d'avant-guerre, il avait beaucoup donné. Aujourd'hui, pour faire triompher les couleurs du grand club « La Belgique », il est prêt à tout sacrifier !

Le Coureur

(P. C. de Zénobie. — Merckem.)

*A la mémoire du champion de cross
Van Oeyen, tué à Merckem.*

La suprême liaison des tranchées et du champ de bataille.

L'homme téléphone-télégraphe, aux messages pressants, douloureux, héroïques.

Au coude d'un boyau, près d'un P. C., un écriteau : « Coureurs. » Dans l'abri quelconque, deux hommes — solides gas — sommeillent.

— Que faites-vous ?

— Nous ? Nous... courons !

Cela sera vrai tantôt, quand obus, torpilles auront

brisé les fils ; que les nuages de fumée, de gaz toxiques empêcheront de voir les fusées.

Trois cents mètres en ligne droite à franchir ; mais, dans le terrain vaseux où les entonnoirs se touchent, qu'ils sont longs...

Les balles sifflent, les barrages sont déclenchés.

Qu'importe ! Le coureur a bondi. Pour le salut de tous, il s'engage dans la zone de mort, porteur du petit billet de la lecture duquel dépendent tant de choses.

Arrivera-t-il ? Il vient de s'abattre... Ouf, il se relève : C'était pour laisser passer une rafale.

Il arrive au relais. Hélas, ses collègues sont partis pour le grand voyage dont on ne revient pas.

Sa tâche est doublée. Il en connaît la valeur et y puise la force de continuer.

Haletant, boueux, il parvient au P. C. et remet le message tant attendu des « avancées ».

Un peu de café, une bonne parole, une poignée de mains, le voilà reparti...

Sublime messenger, digne descendant du coureur de Marathon, puisses-tu bientôt annoncer la victoire aux portes de Bruxelles.

Le Camoufleur

(Batterie de mitrailleuses du Maartjevaart.)

Au compétent Houzet, v. d. g.

L'homme truc-mascarade-maquilleur, barbouilleur. Telle une violette, il se dissimule dans une ferme démolie là-bas, quelque part, entre la troisième et la quatrième ligne.

Déniché après mille recherches, il se présente le visage glabre, le teint terreux, revêtu d'un uniforme sans insigne, sans chiffre : ni officier, ni sous-officier, ni soldat.

Interloqué, vous lui dites : « Bonjour, Monsieur ! »

Le camoufleur a sur la guerre des idées nettes qu'il exprime en formules : « Dégrader n'est pas démolir ; la protection n'est rien, le camouflage est tout. Salir n'est pas détruire ; pour vivre au front, vivons cachés ! »

Il prétend que ce front est une vaste image d'Épinal où il faut jouer à cache-cache. Enfant, il s'amusa à résoudre les rébus des dessins représentant des paysages : moulin, meunier; bois et gendarmes, portant la mention : cherchez l'âne, le voleur, etc., etc.

Aujourd'hui, son ingéniosité sert à dissimuler aux vues de l'ennemi : la tranchée, la mitrailleuse, le P. C., la batterie, etc. C'est lui l'inventeur de l'herbe artificielle dite « rafia », du béton en carton, de l'arbre-échelle, du double mur, de la fausse cheminée, de l'abri à roulettes, du 75 en tuyaux de poêle, etc., etc.

Il a les formes géométriques en horreur, mais possède à fond l'art d'accommoder les ruines. Il barbouille de couleurs sales tout ce qui réjouit l'œil.

C'est un « façade-klacher », dit le « Brusseleer » qui le voit opérer...

Comme toi, cher petit soldat, cet homme-sorcier vit dans un trou, attendant le grand jour de la Victoire.

O alors ! plus de tons effacés. Sur ta route, sur ta maison, sur tout ce que tu aimes, il y aura tant d'or, tant de lumière, tant de soleil, que tes yeux en pleureront...

Le Marchand de Journaux

(Camp de Malmaison. — Oostduinkerque.)

*Au débrouillard Laureys Corneille,
V. de g., 5 D. A.*

C'est, après le facteur, l'homme le plus attendu dans les cantonnements. voire aux tranchées.

On le guette, l'après-midi. Dos courbé sur le guidon d'une bicyclette, un immense bissac bondé lui battant le flanc, il débouche du tournant de la route, hurlant : « Journaux ! *Nachion, Inpendance, Vaderland !* »

Aussitôt, autour de lui on fait cercle. Officiers et soldats se disputent les bonnes feuilles : *Nation belge, Indépendance, Vaderland, Belgische Stan-*

daard, Notre Belgique, Les Sports, Métropole, Le Droit des Peuples, Dageraad, etc.

Le vendeur officiel se double d'un commerçant. Peu lui importe les idées défendues par la gazette et que son texte soit flamand ou français. Pas d'in-vendus, telle est sa devise.

Il voudrait voir disparaître le vendeur civil qui lui fait concurrence avec les journaux parisiens.

C'est qu'au Q. G., il fait popote avec cinq ou six camarades, et la vie y est chère. Comme il ne peut majorer son prix de vente, il doit vivre par la quantité.

Et il crie : « Demandez : *La Nation*. grande offensive des Alliés ; *Le XX^e*, trois croquis du front ; *L'Indépendance*, 5 centimes seulement ; *Notre Belgique*, la croix de guerre à tous... »

Pour les journaux flamands, il est tranquille : la vente est régulière, les acheteurs sont fidèles « comme ceux des cantonnements fixes ».

Il maudit les restrictions du papier. car le « jasse », né malin, en veut pour son argent ; combien de pages aujourd'hui : quatre ou deux ? Selon le nombre, il y a hausse ou baisse de vente.

Détenteur d'un facteur moral. le vendeur de journaux n'hésite pas à se rendre dans les ruines de

Nieuport, Ramscappelle, Pervyse ou Noordschoote, pour y apporter sa marchandise aux braves qui montent la garde sacrée.

N'a-t-il pas été des leurs en 1914 et 1915? Ses blessures, ses décorations le prouvent. Et le piotte qui jalouse les facilités des autres armes, n'a pas de quolibets pour le marchand de journaux.

Doux, philosophe, après cette guerre, — dont le tout premier il voudrait voir la fin imprimée, — le vendeur de journaux du front oubliera sa marchandise, car : Bourreurs et débourreurs ne sont pour lui que farceurs.

Le Téléphoniste-Signaleur

(Métro de Leysele.)

Au camarade Lucien Blétard.

C'est l'homme des bonnes et des mauvaises liaisons...

Il porte au bras gauche un brassard jaune, sur lequel se détachent en noir deux grandes majuscules romaines : T. S. Le tout étant surmonté du rouge des chevrons de front, personne n'hésite à reconnaître en lui... un Belge.

Sémaphore vivant, il garnit le moindre tertre pour « y faire le moulin ».

Le « jasse », toujours caustique, a traduit T. S. F.

par « travail sans fatigue ». Le signaleur, lui, prétend que T. S. signifie : « travail sérieux ».

Enfant de la guerre, il a grandi sous la mitraille, et n'a pas tardé à se transformer en un agent précieux pour le commandement.

Les points et les barres lui servent de langage. Devenu l'éternel agité et le muet du sérail, il n'a rien de barbare cependant.

Aux tranchées, jour et nuit, il lance à travers l'espace des appels tour à tour amicaux, ou vengeurs, ou désespérés.

Son arsenal rendrait jaloux feu Ricard en personne, artificier du Roi. Que de fusées ! Que de signaux !...

« Ketje » de Bruxelles, il s'extasie devant les étoiles qu'il fait étinceler dans la nuit en braquant son pistolet vers le firmament. Son seul regret est qu'il n'y ait jamais « une bleuse ».

Le « piotte » le considère un peu comme un être supérieur, qui écrit et qui parle autrement que les autres.

Pourtant, aux exercices du cantonnement, Messieurs les signaleurs se transmettent des messages peu palpitants : — As-tu du tabac ? — Quand pars-tu en congé ? — Il fait chaud. — Attention ! *il* arrive.

Mais comme ces choses se disent à 300 mètres de distance, au moyen de disques rouges et blancs, elles demeurent mystérieuses pour le « jasse » à qui l'on enseigne le nouveau « pas raccourci ».

Le signaleur est aussi téléphoniste. Avec lui, point d'attente nerveuse à redouter. Vous sonnez, il répond de suite ; quitte, en pleine nuit, à vous demander d'une voix douceuse :

— P. C. 3 écoute ?

— Oui.

— Merci, mon Commandant, c'était pour m'assurer que la ligne fonctionne.

Troublé dans votre premier sommeil, vous l'envoyez à tous les diables, en grommelant : « Chameau ! »

N'enviez pas le sort du signaleur. Que de fils à débrouiller ! Que de lignes à reviser !

Et encore, si dans chaque bataillon, chaque équipe faisait son métier. Mais, tout le monde le sait : « Il n'y a jamais qu'une équipe de bataillon sur trois qui travaille. Et c'est toujours la mienne, sacrebleu ! »

Malgré tout, dans les boyaux éventrés par le bombardement, le signaleur, en soldat brave et calme qui en a vu bien d'autres, répare ses lignes tout en sifflotant un air du pays.

Et si les farceurs prétendent qu'il doit finir mal « parce qu'il a un fil à la patte », c'est le cœur vaillant et l'âme sereine, qu'à l'exemple des autres il attend la décision du sort : La mort glorieuse ou le retour triomphal.

Le Gendarme

(Nieuwherberg. -- Alveringhem.)

A mon frère Gaston.

C'est le type le plus distingué du front. Sa belle prestance naturelle est doublée d'une tenue avantageuse, puisque unique.

C'est aussi l'image de la Belgique ancienne. Seul il a conservé l'uniforme en drap noir, le souci de propreté méticuleuse et la dignité grave dans les allures.

Il fait tache dans l'horizon khaki dont il limite le rayon. Le vrai front ne commence-t-il pas au dernier gendarme?

Dire qu'il est essentiellement sympathique aux « jasses », serait une plaisanterie. N'est-il pas l'agent

petite ville. Aujourd'hui, il figure au programme comme baryton du Grand Théâtre de Verviers ou de Gand!

Il aborde avec aplomb le grand répertoire et se fait applaudir dans le prologue de *Paillasse* qu'il chante en voix de ténor. Il a de si belles attitudes et fait si bien rouler les r...!

L'accompagnateur est parfois déconcerté. Lui ne l'est jamais : « Je t'assure, mon vieux, Noté le chante ainsi ! »

Les connaisseurs lui sont indulgents, car, grâce à lui, un peu d'art se glisse dans la vie si matérielle du front.

Le chanteur comique plaît mieux aux « piottes » ; aussi, quand il se hisse sur une table pour « en pousser une », tout le monde se tait pour... hurler au refrain.

Ici, pas de musique, pas d'orchestre ; parfois un accordéon ; d'ailleurs, la voix du chanteur suffit. Chaude, caressante, allant des notes les plus graves aux plus aiguës, elle vous prend et vous enlève.

« Attention, tous en chœur » :

*A nos poilus qui sont su'l front,
Qu'est c'qu'il leur faut comm' distraction
Une femme ! Une femme !*

Nul mieux que lui ne sait relever le moral et jamais conviction ne fut exprimée avec autant de force que lorsqu'il revint de Paris chanter : *On les aura!*

Il termine évidemment par une chanson grivoise, rabelaisienne. Son auditoire ne comporte-t-il pas que des hommes? Et quels hommes? Des « piottes ».

La patronne fait la sourde oreille, de même que Madelon qui verse à boire.

Ne vous y trompez pas, pourtant : la petite fleur bleue n'est pas fanée.

Regardez-les plutôt, tous ces vieux « briscards » qui ont tout vu, tout souffert, s'essuyer les yeux quand l'artiste chante, de toute son âme :

On ne t'oublie pas, soldat!

Quelle joie, quand le diseur vient tout doux..., tout doux..., tout doucement railler les travers des chefs et les multiples prescriptions du règlement. De quels bravos sont soulignées les allusions ironiques aux exploits du kaiser ou à ses offres de paix.

Et puis, quelle saine et réconfortante émotion elles apportent, avec l'accent de là-bas, ces chansons de terroir écloses à l'ombre des vieux clochers.

C'est tout notre « chez nous » qui défile, ce que

nous aimons par-dessus tout, ce pourquoi nous vivons et pourquoi nous saurons mourir aussi.

Le chanteur aura une place marquée parmi tous les types de la grande guerre. Barde moderne, il se dressa devant l'envahisseur, pour parer notre héroïsme d'une des plus belles fleurs : la gaiété.

Le Chanteur

(Cartonnerie Pont aux Cerfs. — Hondschoote.)

Au spirituel et sympathique Genval.

Sous des aspects divers, vous le rencontrez au cantonnement, dans une grange, à l'estaminet, à la salle des fêtes.

Son talent s'exerce même aux tranchées.

Qu'il soit chanteur comique, — affublé d'oripeaux, mal grimé ou simplement en khaki, — diseur, ténor ou baryton, son succès est toujours grand.

Il a du reste son clan d'admirateurs près de qui il ne ferait pas bon de le critiquer.

Doué d'une voix dont il connaît les « trous », il faisait avant la guerre partie d'une « chocheté » villa-geoise, ou chantait dans les chœurs du théâtre d'une

exécutif des multiples mesures prohibitives du commandement?

— Cette auto peut-elle aller plus loin?

Il l'oblige à stopper... même si elle véhicule un grand chef qui parfois bougonne...

— Où allez-vous, mon Commandant?

— Mais, sacrebleu, je suis de la D. A. J'ai bien le droit de me promener!

— Pardon, mon Commandant, je n'avais pas vu votre numéro sous votre « floche ».

Le gendarme s'énerve à déchiffrer les signatures, les cachets que portent les papiers des civils et des militaires. Son métier, croyez-le, n'est pas amusant.

Il doit subir maints quolibets. Pour avoir été, aux heures critiques, l'exécuteur fidèle de consignes rigoureuses, il est devenu le « *piotte-pakker* », ce qui s'écrit P. P. en orthographe militaire. Parce qu'il est astreint aux longues stations en des points fixes, d'aucuns lui trouvent une ressemblance avec les « mines flottantes ».

Trop longue serait l'énumération de tous ses surnoms. On ne peut pas les dire...

On lui envie sa propreté, ses belles guêtres, ses buffleteries reluisantes, son képi, sa correction, sa discipline.

Dans une région qui avait le respect de Dieu et de l'Autorité — et l'a conservé — le gendarme jouit d'un grand prestige. Le paysan l'héberge volontiers. On l'accueille à bras ouverts ; les jeunes filles l'admirent et l'épousent. De ces unions naissent de beaux et solides enfants dont le pays sera reconnaissant un jour.

Au fond, chacun l'admet volontiers, le gendarme est un brave homme, et, ce qui vaut mieux, un homme brave. Aux heures tragiques d'août 1914, dans les postes frontières, il fut le premier à représenter le Droit contre la barbare félonie. Il a largement payé de sa personne en maintes occasions. Et parmi les glorieux morts dont les tombes jalonnent le rude calvaire de l'armée en Belgique, plus d'un lui appartient. Ils dorment, sans doute, leur dernier sommeil depuis longtemps, mais nul ne pourrait les oublier...

Type essentiellement national, le gendarme puise, dans les traditions de son arme d'élite, la philosophie qui convient aux heures présentes. Et les « jasses » ont beau dire, il s'efforce quand même à ne pas être « sans pitié ».

NOTES
D'UN COMBATTANT

Le Raid

(Reninghe. — Oostvleteren.)

« Après un court bombardement, un brillant coup de main effectué à l'est de Merckem par les 3^e et 5^e chasseurs a infligé de lourdes pertes à l'ennemi et ramené quarante-trois prisonniers et deux mitrailleuses. »

(Communiqué officiel du 4 juillet.)

C'est le sixième raid que la 5^e D. A. exécute. Nous en sommes tous un peu fiers.

Aux transfuges journaliers, les petits chasseurs des régiments de Mons et de Tournai ont voulu ajouter à leur tour de vrais prisonniers. On parlait depuis quelque temps de cette opération nocturne; mais, une relève, des changements d'organisation, de mauvaises conditions climatiques la retardaient.

Le 3 juillet, un bruit circule : « Ce soir, nos patrouilleurs vont chez les Boches. »

Officiellement, aucune communication. « Pourtant, » dit l'un, « on a distribué les grenades et les poignards »; un autre ajoute : « Mon camarade Verschaffel, l'ordonnance du lieutenant du major du III, a demandé à en être. »

C'est sûrement pour cette nuit, affirme un délégué, le lieutenant Vanden Brandt et les adjudants Vermeulen et de Walckeneer réunissent les patrouilleurs des II et III.

On se couche énervé, l'oreille aux écoutes. Vlan, vers 1 heure, le barrage vous éveille, les nôtres sont partis.

Là-bas, à l'horizon, des fusées multicolores jaillissent, les deux artilleries grondent. C'est l'attente anxieuse. S'ils étaient tombés sur un « bec de gaz »...

Cinq heures. Une rumeur, des cris, des chants. Des pas cadencés résonnent sur la chaussée déserte.

Ils sont là...

Qu'ils sont beaux! Sous le casque bosselé, les yeux brillent dans les faces poussiéreuses; les capotes et pantalons déchirés montrent de la chair blanche qui se teinte de rouge. Aux ceinturons, des armes de toutes sortes où brillent les lames des poi-

gnards auxquelles adhèrent des caillots de sang...

Au milieu des patrouilleurs, les prisonniers mornes, abattus, attentifs à la moindre remarque.

« On les a eus », me crie-t-on. Je réponds : « Nos pertes? — Presque rien, six ou sept blessés.

— Combien de Boches ?

— Quarante-deux. En voulez-vous un ?

— Des mitrailleuses ?

— Deux.

— Des officiers ?

— Morts.

Je serre des mains et, joyeux, je regarde le peloton victorieux s'éloigner. Un détachement français le croise. J'entends : « Bravo, les petits Belges ! Vive la France ! Vive la Belgique !... »

J'ai retrouvé les patrouilleurs à leur cantonnement — ferme démolie — dans la matinée. Il se lavaient à grande eau en se contant leurs exploits.

— Comme tout a bien marché, comme notre artillerie tire bien ! disait un petit Montois.

— On avait assez répété, ajoute un Brusseleer.

— Moi, dit Devise, je verrai toujours le lieutenant regardant sa montre comme s'il allait donner le départ pour une course : « Encore une minute, encore trente secondes, encore dix. Partez... »

Comme des fous, on a couru. Les réseaux des fils de fer étaient « à moule ». On a jeté nos passerelles. On tombait dans les trous d'obus. On se relevait en jurant et on est arrivé aux abris.

— Dans celui que je devais nettoyer, dit le caporal Delplace, jeune milicien de 14, d'Anvers, il n'y avait plus personne. Tout à coup, j'entends Geets me crier : « En voilà trois ! » Je regarde. Derrière un talus, il y a trois boches. Je leur tape une O. F., ils crient : « Catholiques... » et Bomberna va les chercher.

— Dans l'abri d'à côté, me conte l'énergique premier sergent-major Piron, opéraient deux joueurs de football, De Cautere et Coveliers. Comme ce dernier est le « keeper » divisionnaire, il « stoppait » les boches que, de l'intérieur, De Cautere lui envoyait en vitesse.

Près du ruisseau, j'avise Brunswick. Il s'acharne à laver et à relaver ses mains ensanglantées. « J'ai trop fait de boutonnières, cette nuit, mon Commandant, le sang a trop « spité ».

De Bieze fit de même ; quant à De Coster, il ne frappa qu'une seule fois : Ce fut pour envoyer dans un autre monde l'officier boche qui se défendait au revolver.

Trois Gantois, De Wilde, Vandebossche et Simon, s'emparèrent d'une mitrailleuse en fredonnant le *Vlaamsche Leeuw*, tandis que leur chef, le caporal Delsenne, chantait : « *On peut kminché, les Tournaisiens sont là!...* »

* * *

« L'opération fut menée rapidement, » me dit le lieutenant Fraipont, six fois cité pour raids antérieurs ; « le concours que nous prêta notre artillerie fut merveilleux. J'ai eu cependant un moment de frayeur : Je ramenaï une vingtaine de prisonniers, quand je fus croisé par des hommes du groupe de gauche transportant le lieutenant Moyart. A la vue des Allemands, ils deviennent furieux : « Ils ont » blessé notre lieutenant, il faut qu'ils paient ça ! » Il me fallut intervenir énergiquement... »

Le brancardier Delfosse d'Espierre était de ce raid, comme il est partout où il y a du danger. Je lui serrai la main ; il me remercia tout en disant : « J'ai pleuré cette nuit. »

— Allons donc, vous un brave parmi les braves, vous avez pleuré ?

— Oui, j'ai pleuré. L'opération était terminée. Nous rentrions, nos hommes en tête, puis les prisonniers, et, fermant la marche, nos blessés. Au détour d'un boyau, un groupe. Une silhouette le domine, celle du chef de corps du régiment voisin : le colonel Gonze. Un des patrouilleurs l'a reconnu. Il crie : « Tête à droite ! » « *Kop rechts !* », répète un Flamand. Les Allemands tournent la tête et défilent au pas de parade. Le groupe d'officiers regarde impassible. Tout à coup, tous portent la main à la coiffure ; sur un des brancards, le jeune lieutenant Moyart, gravement blessé, dans un suprême effort vient de se soulever et salue ses chefs. Épuisé, il retombe en murmurant : « Je suis bien content, mon colonel, je vous ramène tous mes hommes. » Alors j'ai pleuré et d'autres aussi...

On pourrait conter, en de longues colonnes, les exploits de l'adjudant Delplace, des Hauwers Paul, Cloose, De Pauw, Engelen, du premier sergent Thibaut, du sergent Renard, du caporal Van Goitsenhoven, etc., etc., mais ce serait trop. Et, pourtant, pas la moindre citation, pas le moindre ruban ne sera décerné à la plupart de ces vaillants qui, dans la nuit du 3 au 4 juillet, ont frangé de gloire le drapeau du régiment.

Eux ne demandent rien, ils sont prêts à recommencer. Flamands, Wallons, ils ont volontairement mêlé leur sang pour la cause commune, attestant une fois de plus en face de l'Allemand exécré leur résolution farouche d'être Belges toujours !

Un Ballon en flammes

(Eikhoek. — Westvleteren.)

« Le sous-lieutenant aviateur Coppens a incendié six ballons ennemis, dont trois le 22 juillet en moins de cinq minutes. Cela porte à vingt et une le nombre des victoires de cet officier en trois mois. »

(Communiqué officiel du 26 juillet.)

Dix-huit heures...

Aux tranchées avancées de Merckem nos soldats veillent. La journée a été chaude, le bombardement copieux. Ils regardent les lignes adverses, la forêt d'Houthulst, et voudraient voir plus loin, beaucoup plus loin, là où sont ceux que, depuis quatre ans, ils ont quittés.

Quelle est donc cette masse informe, qui se dan-

dine à l'horizon vers Ruiterhoek et s'élève doucement ?

— Ça y est, nous mangerons encore nos « patates » froides, v'là le captif allemand en l'air, dit un loustic.

— Gare les passerelles, la relève des chasseurs va écoper, ajoute un autre.

— J'ai regardé la carte, dit un sergent, il est juste dans l'axe de la grand'route.

* * *

Depuis 1914, le ballon captif est le cauchemar de nos soldats. C'est de lui que vient tout le mal. Les anciens racontent, avec émotion. l'angoisse de tous, quand, sous Anvers, il guettait les sorties. Son aspect était terrifiant : une formidable tête de buffle et sur tout son énorme corps de grosses ventouses. Il ne pouvait servir qu'à satisfaire des instincts cruels. destructeurs. Confiant dans l'éloignement de l'ennemi, on marchait. Tout à coup, v'lan; les 77, le 105 et les 150 pleuvaient. — Le « captif » avait renseigné.

— Tenez, dit un homme, mes deux chevrons de

blessures, le premier Epeghem, le deuxième Duffel, deux beaux petits « éclats » ; je n'ai pas vu l'artilleur, mais j'ai vu le ballon.

Notre soldat exagère. Le « captif » ne peut tout voir, mais il est de ces choses que vous lui feriez difficilement accepter, et quand l'allemand se lance dans les airs, le « piotte » se tient coi.

* * *

Mais venant de l'ouest, dans le ciel, bien haut, un gros point avance. Est-ce un canard, un héron égaré ? Il grandit, les jumelles sont braquées. Un ronflement de moteur se perçoit. C'est un avion !

— Un allié ou un boche, questionne-t-on ?

« Waak, waak », de gros shrapnells noirs éclatent sous lui, c'est un des nôtres. Les « waak, waak » se succèdent ; une, deux, trois batteries sont en action.

Va-t-il retourner ? « Racataca », ce sont les mitrailleuses qui égrènent leurs chapelets mortels.

L'audacieux grand oiseau continue vers l'Est. L'ennemi sent la menace, il ramène le ballon. Soudain un virage, une descente vertigineuse, l'épervier fond sur sa proie ; quelques coups secs, quelques secondes angoissantes, une flamme, puis, de très

grandes : Ça y est ! Le captif brûle... Un nuage de fumée très noire, une toute petite flamme, c'est tout, il n'est plus.

Bravo ! crient les nôtres, et le loustic d'ajouter : « Les Boches mangeront du biscuit demain. »

Au front belge, la légende veut que tout cataclysme se répare par la distribution du biscuit indigeste au lieu du délicieux pain blanc.

Le barrage des mitrailleuses n'a pas cessé, les gros shrapnells sont de plus en plus nombreux.

Pourra-t-il revenir, le cher oiseau vengeur ?

Une pirouette fantastique. Aïe ! il est touché. Non, il se redresse. — Courage ! crie un « bleu ». — Plus vite, plus vite, ajoute un autre. Là-bas, les oiseaux de proie ont quitté leur repaire et poursuivent. Ouf ! le voilà qui repasse nos lignes. Sauvé !! Et quand sous les ailes victorieuses on voit briller nos trois couleurs, les bravos redoublent.

Le ravitaillement arrivera sans encombre, la relève ne sera pas bombardée.

* * *

O toi, porteur du feu céleste, qui brûles depuis si longtemps les yeux des « maudits », ton nom est

entré dans le cœur des braves petits « piottes » et, quand le soir venu, leurs pensées vont vers ceux qui leur sont chers, il s'ajoute à ceux pour qui ils demandent : Vie et bonheur !

Le septième Chevron

(Stavele. — Crombeke.)

*A ceux de 1914 qui le portent
au ciel des braves...*

— Entrez.

La porte disjointe du demi-mètre s'ouvre. Broquette, le petit Liégeois, tailleur de la compagnie, pénètre, porteur de ma vareuse.

— Voilà, mon commandant, le septième est placé, ça fait un fameux placard.

J'ai remercié et dit : « Déposez la vareuse sur le lit. »

J'étais seul, il pleuvait...

Longuement, j'ai contemplé le bras gauche où brillent différemment les chevrons de front. La

gamme des tons indique les étapes de la guerre. J'ai fermé les yeux. Tout aussitôt un long film cinématographique s'est déroulé.

Août 1914.

La guerre! Bah! elle ne durera que trois mois, comme en 1870.

Des yeux se mouillent... les cœurs se rapprochent...

Une grand'route. Un poteau. Valenciennes, 36 kilomètres. La consigne : Considérer comme ennemi tout militaire étranger qui franchirait nos frontières.

Le départ de Mons dans l'enthousiasme du soldat défendant une juste cause.

La bravoure aux bords de la Gette. L'impatience de tous qu'enfièvent les victoires de Liège et de Haelen.

Les premiers coups de feu, les blessés, les morts.

Le souffle de l'impuissance passe. Le repli sous Anvers — Willebroeck ! L'impression de sécurité : l'enceinte fortifiée est imprenable ! La campagne est virtuellement terminée... La première sortie. Trois journées atroces. Que de morts !

Septembre :

Nouvel Epeghem. Grands espoirs : les Français sont victorieux sur la Marne. On se bat avec rage,

puis... il faut revenir. Une nuit au bivouac, il pleut à torrents. Oh! cette eau qui fait mourir les petits soldats que la mitraille a épargnés. Nouveaux combats : Opstael-Buggenhout, Termonde brûle, le troisième repli sous Anvers. Une rumeur sinistre circule : les forts sont attaqués. Les Anglais arrivent!

L'alerte ! Elle durera douze jours. Duffel, Emblehem-Waelhem.

Octobre :

La Nèthe : contre-attaque de nuit. Vains efforts. On est à bout de tout. Les corps sans vie s'affalent sur les pavés. Un cri : « Debout ! C'est la retraite !! »

Le pont de Burght. Adieu Anvers, et sans trêve, sans un regard sur la frontière hollandaise si proche, les troupes marchent... marchent...

Assenede, halte ! Un train — Bruges-Thourout, Vladsloo.

Les régiments dédoublés en août se fusionnent.

L'arrivée sur l'Yser — trois jours à tenir — les Français seront là.

La longue, l'horrible attente, quinze jours de souffrances, de misère et de mort. Nous y resterons tous !!

L'Yser ouvre ses flancs, ils ne passeront pas. Le

soldat belge est entré auréolé de gloire dans la postérité.

Novembre :

Les premières tranchées, — le sol battu pour oreiller, le ciel pour plafond.

Dans chaque compagnie, un peloton est chaussé de sabots.

Décembre :

Le secteur aquatique de Loo. Les premières nouvelles de la famille.

1915 :

Le renouveau, la grande espérance, Steenstraete, les gaz asphyxiants, Dixmude, les grenades, les torpilles. Toujours des morts.

Vive l'Italie!

Septembre :

La cavalerie française marche sur Vouziers, puis :

L'annonce si froide au cœur du deuxième hiver à passer.

1916 :

Ramscappelle, Ryckenhoek, Beverdyck, l'eau en dessous et au-dessus. Des parapets faits de sacs de boue.

Février-mars :

Verdun. Ils ne passeront pas. Ils n'ont pas passé.

Puis Boesinghe, Steenstraete. On se fait à la guerre des tranchées, on devient passif.

La guerre finira quand ! en 1917-18-19 ? Les Roumains s'y mettent aussi. Courage, c'est pour bientôt.

1917 :

Vivent les Anglais ! Vivent les Français ! Nous allons reprendre Dixmude, Clercken, etc... etc...
Désillusion.

Vivent les Américains ! L'espérance renaît.

1918 : A bas les Bolcheviks !

Les tranches de mars, surtout d'avril. Abandonner l'Yser. Jamais.

Le calme revient.

Mai :

« Ils recommencent. » Aisne, Marne. On frémit.
Les Américains arrivent. Courage !

Juillet :

Le souffle de la victoire passe...

J'ouvre les yeux ; la pluie a cessé ; le soleil brille, dorant le septième chevron. Il est là comme un beau rayon réchauffant après la tourmente, jetant l'oubli,

apportant l'espoir... Un joyeux éclat de rire à ma porte. J'entends : « Faut pas s'en faire, on les a ; c'est une certitude. »

C'est Chauvency, dit le vieux Turco, milicien de 1907, sept chevrons, pas de citation, pas de croix de guerre. A été de tous les combats ; en 1914, les chefs n'écrivaient pas...

— Entre, vieux brave. Eh bien, le facteur, toujours rien ?

— Toujours rien, mon Commandant, ça fait quatre ans sans nouvelles de chez moi.

— La paix alors ?

— Laquelle ? La nôtre ou la leur ? Si c'est la nôtre, tout de suite. Je me suis assez battu. Mais si c'est la leur, « jamais ! »

On a trop souffert, trop lutté, vu mourir trop de camarades. Savoir les siens en esclavage et quand « ces cochons » en ont assez, leur tendre la main, ça pas. Ceux de 1914 n'oublient rien, ils iront : jusqu'au bout !

* * *

Petit liseré rouge venu s'ajouter aux six autres si bien gagnés, puisses-tu marquer pour nos soldats le dernier stade de leurs souffrances.

J'en vois d'autres sur leur manche, mais ceux-là cousus par une main de fiancée, d'épouse ou de mère, dans la douceur du foyer retrouvé, pendant que de beaux enfants grimpant sur les genoux criaillent : « Père, raconte l'histoire des petits chevrons de la grande guerre. »

As de tranchées

(Duinhoek. — La Panne.)

« Dans les combats individuels, le soldat belge est le plus craint. »

(Déclaration d'un officier allemand fait prisonnier sur la Somme.)

Un des meilleurs n'est plus. Le lieutenant Pierre Galichet, du 6^e chasseurs, ingénieur, volontaire de guerre, est tombé à Saint-Georges. Tout un régiment le pleure.

Au long de la route qui mène au « Dernier repos », dans les groupes, on devisait sur cette élite du front, jeune encore et déjà si chargée de gloire qu'on dénomme communément : Patrouilleurs.

D'où viennent-ils, ces braves des braves qui ont fait reculer les fameuses « Stosstruppen » ?

Quand le commandement décida d'obtenir des renseignements par la capture de prisonniers, on fit appel dans nos régiments d'infanterie à des volontaires pour l'exécution de ce que nos amis Anglais appellent raid, et les Français coup de main.

Tous ceux sur qui pesait lourdement la longue inactivité des tranchées répondirent : « Présent ! » Ils étaient trop. Il fallut les sélectionner. Aujourd'hui encore, leur nombre varie suivant les circonstances. Rien d'officiel n'a consacré leur organisation, sinon les multiples citations aux O. J. A.

* * *

Leurs chefs :

L'un, un volontaire de guerre, étudiant en droit ou presque ingénieur, antimilitariste jusqu'au 1^{er} août 1914; a fait toute la campagne comme soldat, a gagné ses premiers galons à Liège, d'autres sous Anvers et sur l'Yser, une étoile dans les écoles.

S'étant engagé pour se battre, trouve naturel de le faire journellement.

L'autre, un sous-officier de carrière, « braque » du temps de paix, trop vigoureux de corps, effarouchait

ses camarades, embêtait ses chefs par des frasques continuelles, troublant la vie douce, tranquille, si bien ordonnée de la caserne.

La guerre est venue criant : « Place aux tempéraments. »

Le sien s'y épanouit.

Ici, c'est un homme fait, à la volonté réfléchie, au calme déconcertant, au parler lent, au regard froid.

— C'est la guerre. Nous ne l'avons pas voulue. Je tue et fais tuer du Boche.

Là, une jeunesse ardente, vibrante. Enfant, était grand amateur de romans d'aventures et de cape et d'épée. Amoureux fou du panache et du danger, veut être et est, sans le savoir, un héros genre XVII^e siècle.

— Ce soir, la fête sera belle, nous dansons chez ces Messieurs d'en face... J'en ramènerai.

Et, dominant ces divers types, l'ardent patriote, celui dont la religion est faite d'un mot : Belgique. Celui qui à tout instant voit dans le ciel des lueurs traçant sa ligne de conduite : le Devoir, toujours ! Celui qui combat pour une cause sainte, le champion du droit et de l'honneur dont l'âme est claire comme l'eau et droite comme son épée. Le croyant

du passé et de l'avenir. Celui qui est la lumière et qu'on suit...

Les patrouilleurs?

De tous jeunes soldats des classes, 18, 19, des vieux de 1906. Les uns à l'insouciance joyeuse, offrant en holocauste à la Patrie toute une vie dont ils ne connaissent rien; les autres donnant le peu qu'ils possèdent et qui est : Tout.

Fraudeurs, braconniers, batailleurs de ducasses et de kermesses, chemineaux d'avant-guerre s'y rencontrent.

Le guet, la vie nocturne, les coups, sont pour eux choses normales.

La guerre n'est pas une question de sentiment, les meilleurs redeviennent primitifs.

— Je tuais les cochons, je continue, je tue les Boches.

La vengeance, la haine ont amalgamé tous ces éléments frondeurs, débraillés, souvent sérieux, disciplinés.

Le tout forme une troupe d'élite capable de grandes choses.

* * *

Sans trêve ni repos, le jour, la nuit, les patrouilleurs sont à l'affût de l'Allemand.

Bon gré, mal gré, le « no man's land » leur livre ses secrets. Qu'importent la vase, l'eau : il faut dépister l'ennemi.

— S'il y a là un Boche, disait le lieutenant Galichet à Boesinghe, vous l'aurez, mon colonel.

Après de multiples reconnaissances, l'étude de photographies, la répétition dans nos lignes, le réglage de l'artillerie, l'expédition est au point. A l'heure fixée, les patrouilleurs partent : ils ne reviennent pas tous. Leurs morts, ils ne les pleurent pas ; avec leur souvenir ils recommencent !

Le peloton est toujours au grand complet ; mais, combien de fois chefs et soldats ont-ils été renouvelés ?

Héros des tranchées qui faites la gloire que d'autres proclament, je voudrais voir la foule vous reconnaître. Je voudrais qu'à votre passage on murmure : « C'est un as d'infanterie. » Et pour cela que sous les petits chevrons de laine rouge scintille une belle étoile d'argent semblable à celles qui sont témoins de vos exploits.

Et aussi que sur votre Croix de guerre si bien

gagnée se détachent des agrafes où étincelleraient ces noms que vous avez immortalisés :

« *Saint-Georges, Dixmude, Merckem, Lange-marck.* »

Une heure dans un P. C.

(Grande Sardinerie. — Nieuport.)

« Au cours de la nuit, après un bombardement violent, les Allemands ont attaqué notre ligne de surveillance à l'Est de Nieuport. Ils ont été complètement repoussés par nos tirs de mitrailleuses et d'artillerie, sans avoir pu atteindre nos postes nulle part. »

(Communiqué officiel du 14 août.)

Des amas de ruines aménagées quelque part là-bas vers Saint-Georges.

Dans un mur embétonné, un crâne de vache, d'où le surnom vulgaire donné au poste de combat du chef du bataillon.

Tout alentour, d'autres abris ingénieusement aménagés — les Français ont passé par là — où grouillent : délégués, cyclistes, coureurs, signaleurs, téléphonistes, observateurs, cuisiniers, etc.

La nuit est belle ; dans le ciel étoilé les vrombissements de moteur des avions : taxis meurtriers de l'air, tous feux allumés ; ils passent à du 80 à l'heure, poursuivis par des faisceaux lumineux.

Très loin, vers La Panne et Dunkerque, des shrapnells fusent.

La plaine des Flandres s'étend à l'infini, semée de larges étendues d'eau. Au nord un bruissement : la marée montante dans l'Yser. Disséminés dans les boyaux depuis près de six heures, les soldats veillent.

— Les nuits redeviennent longues, dit l'un, il ne fera jour qu'à 4 heures et demie.

Or, il est 3 heures et demie.

Au P. C., sur une pailleasse, un blondinet, officier d'artillerie, à l'insouciance joyeuse. Presque avocat de l'Université de Louvain, il feuillette « *Paroles françaises*, pages d'histoire 1914-15 ».

Accoudé près du téléphone, l'adjoint écrit à sa marraine, tandis que le chef de bataillon classe les multiples instructions et relit pour la *n*^e fois le « plan de défense » du segment.

Une grande lassitude pèse sur tout ce monde. La nuit a été très remplie, la mise en place de réseaux de fil de fer barbelé ayant nécessité une foule de précautions.

* * *

Huit heures et demie. Un fracas épouvantable. Dzim-boum. Vrag, mag, flag. Un ouragan de fer s'abat sur les avancées...

« Les boches! » crie l'un. « Alerte! » répond l'autre. L'officier d'artillerie a bondi à son téléphone. L'adjoint hurle : « Vite le T. P. S. ! »

Le chef de bataillon se précipite dehors, interpelle le signaleur qui scrute en vain l'horizon. Quelques secondes se passent — le ronflement sinistre s'accroît.

— Faites appel au barrage de sécurité, dit d'une voix tranquille le chef de bataillon.

Et le long du fil, heureusement non brisé, l'appel court là-bas aux batteries, d'où dépend le sort des petits fantassins, sentinelles avancées de nos lignes.

En chemise, le télégraphiste lance au marconi les lettres du code secret.

Les points et les barres font mal à entendre, ils semblent des gémissements de ceux qui souffrent, appellent désespérément à l'aide. Une formidable détonation. Les bougies s'éteignent, tout tremble. Des briques volent en éclats. L'ennemi, par obus

de gros calibre, veut interdire aux avancées tout secours. Les 150 se succèdent. L'attaque d'infanterie va se produire!

— La fusée blanche, Commandant, crie le signaleur.

— Au barrage! Lancez la fusée-appel!

Dans le P. C. la montre marque 3 h. 52. A son adjoint le lieutenant Fourneau, le chef de bataillon dit : « Toi, file en avant, je veux être renseigné. — Vous, de Jamblinne, demandez le barrage. — Hecquet, vite le dernier appel au T.P.S. » Les étincelles électriques jaillissent, et dans l'espace, vers les frères d'armes qui veillent, les ondes sonores s'envolent.

Dernière ressource, les pigeons sont préparés.

— Allo, allo! Ici Hainaut 3514-4319-24-16.

C'est la compagnie de Saint-Georges qui, à l'aide du code secret, met son chef au courant de la situation.

— Allo, allo! Ici Flandre 6412-8324-36-19...

— Eh bien, continuez, j'écoute... Allons... Flandre, parlez... Allo, allo!... Plus rien, les fils sont cassés.

— Le coureur de la 10^e compagnie, tout de suite.

— Présent, répond Moeskops.

— Le pli à votre capitaine. Les passerelles sont

peut-être coupées, coûte que coûte, il me faut une réponse.

— Vous l'aurez !

« Compris », lance joyeusement Hecquet qui, penché sur son marconi, a saisi la réponse du grand poste de T. S. F.

— Ils tapent, mon Commandant, dit l'artilleur.

— Les barrages de mitrailleuses sont en action, ajoute le signaleur, même ceux de l'autre division.

C'est maintenant un vacarme infernal.

Les fusées jaillissent de toutes parts et semblent vouloir hâter la venue du jour ; elles éclairent les fantassins qui, un peu émus, ont mis baïonnette au canon et, stoïques, attendent l'ennemi ; les caisses de grenades sont ouvertes. Ils peuvent venir.

4 h. 05. L'artillerie ennemie faiblit.

Tout va bien, signale le chef de bataillon à ses supérieurs qui, là-bas, derrière les crénaux, attendent anxieusement les résultats de l'action, prêts à prendre de grandes décisions.

— Allo, allo !... Ici Hainaut 3612-4519.

Un blessé. La porte s'ouvre. Verbruggen, soldat de la 10^e compagnie, pénètre, ruisselant de sueur, sans col, ni jambièrre, dépoitraillé.

— Commandant, un petit billet du « Kaptein ».

— Le redan du Gaulois est complètement bouleversé. Le lieutenant Empain est mortellement blessé. Quinze hommes sont hors de combat. On tient!

Une rapide réponse réconfortante est griffonnée. Le chef de bataillon tapote les bonnes joues de Verbruggen, et le brave Flamand, un éclair de fierté dans les yeux, reprend le chemin de l'enfer!

4 h. 20. Notre artillerie a cessé son barrage et bat maintenant des points de passage obligés pour l'ennemi, qui s'est replié.

Dans l'aube naissante, on aperçoit des ombres fuyant.

Des patrouilles de sûreté sont envoyées.

4 h. 35. Tout se tait. Les derniers voiles de la nuit se sont déchirés.

Il fait clair. L'heure d'angoisse dans les ténèbres est vécue. Sans un mot, dans le P. C., les officiers se serrent les mains. L'un dit : « Si on déjeunait? »

* * *

5 h. 1/2. Un lugubre cortège : étendu sur un brancard, le tout jeune lieutenant Empain, la tête fracassée, agonisant; on salue. Quatre autres, gra-

vement blessés, suivent. Les cœurs se serrent, les yeux des plus braves se mouillent. Dans le P. C., l'officier d'artillerie lit à haute voix l'immortel acte de foi de l'académicien Lavedan : « Je crois à notre grand passé, à notre grand présent, à notre plus grand avenir.

« Je crois aux vivants de la Patrie et je crois à ses morts. »

L'adjoint ajoute : « Que Dieu leur rende douce cette terre qu'ils ont tant aimée. »

— Je vous en prie, Messieurs, un peu de silence. J'établis mon rapport des événements.

Nos Bombardiers

(Ferme des Paratonnerres. — Het Sas.)

« Dans la région Steenstraete-Boesinghe, violente lutte d'artillerie de tranchées. »

(Communiqué officiel du ...)

15 heures. — Dans l'abri demi-cylindrique que nous appelons « métro » et qui lui sert de poste de combat, je retrouve un brave camarade, le lieutenant D..., commandant les crapouillots de notre D. A. Nous évoquons le cher passé et les souvenirs de garnison se succèdent rapidement. Mais, contrairement à son habitude, D... ne m'accorde pas aujourd'hui une bien grande attention.

A différentes reprises, il consulte un croquis, tire

sa montre. Que se passe-t-il ? Tout haut, il s'impatiente :

— Ils ne tireront donc pas !

— Qui, ils ?

— Les Boches, mon commandant. C'est leur heure, à moins que ce ne soit nous qui prenions l'initiative de commencer.

Vrrrrr..., boum. vrac, mak...

Tout joyeux, D... s'écrie :

— La torpille de 15 heures !

Au même instant, le téléphone appelle et une voix indifférente annonce :

— Une torpille vient d'éclater à proximité du crapouillot 5 ; l'observateur dit que c'est le torpilleur L. 4 qui entre en action.

Le lieutenant D... ordonne par téléphone : « Que les pièces 5 et 6 ripostent immédiatement » ; puis, se casquant et accrochant son masque antigaz au ceinturon :

— Pardon, commandant. de vous quitter, mais je vais me rendre près de mes hommes !

Que faire, si ce n'est d'accompagner — une fois n'est pas coutume — le brave lieutenant bombardier.

Certes, le trajet n'est guère réjouissant. A chaque

instant, de violentes secousses ébranlent le boyau et, dans le ciel pur de cette tiède après-midi d'automne, de gros oiseaux noirs semeurs de mort s'entrecroisent. De l'autre côté du canal, ce sont les énormes torpilles, « les casques à pointe », « les seaux », comme disent les nôtres, qui prennent leur vol. Nos bombes ailées, grandes mouettes noires, se portent à leur rencontre et, dans un fracas étourdissant, sacs, poutres, arbres, abris sont projetés de toutes parts. Tant bien que mal, nous arrivons près des pièces 5 et 6 qui ont exécuté immédiatement la riposte, car nos bombardiers se font un point d'honneur de mettre hors d'action la pièce visée.

Le beau spectacle ! Dans la fournaise se démènent six démons ; ils sont en manches de chemise, celle-ci rayée d'un grand cordon bleu retenant le précieux masque antigaz ; le casque, légèrement rejeté en arrière, découvre entièrement leur face brunie où brillent deux éclairs ; adossé à un parapet, un autre démon les dirige. Il fume tranquillement une cigarette, en surveillant le fonctionnement des deux pièces. Il parle peu, mais bien :

— Plus vite, Joseph ; encore un peu de poudre à enlever, Frans ; l'anneau n'est pas dégagé, Arthur.

C'est le sous-officier, chef et camarade de ces braves. Il salue son officier par ces simples mots :

— Beau tir, mon lieutenant ! Pas encore de trop courts, ni de non éclatés.

Mon attention se porte sur un des six démons à la tête de « spirou » qui a la délicate mission de mettre le feu à la mèche, et qui souligne chacune de ses opérations par une phrase typique, prononcée avec le plus pur accent de Liège :

— Saucisse de Francfort, nouveau modèle ; choucroute garnie ; en voilà pour huit ; si celui qui recevra celle-ci sur le coin de la hure porte lorgnon, il aura ses verres cassés.

Mais personne ne l'écoute, car il faut tirer vite et bien.

La lutte bat maintenant son plein sur plus d'un kilomètre d'étendue ; c'est un chambardement sans pareil.

« Couchés ! » crie l'observateur. Tout le monde se jette à l'instant à plat ventre, les doigts bouchant les oreilles. Un bruit assourdissant ; de la terre, des ordures, de l'eau nous recouvrent ; on se relève, on se secoue en riant et on reprend le tir. Notre dernière salve est restée sans réplique ; la lutte cesse.

Les bombardiers regagnent leur abri en fredonnant leur refrain bien connu :

Vivent les bombardiers ! ma mère,

Vivent les bombardiers !

Ce sont des gens

Qui ne savent pas caner.

Vivent les bombardiers !

Et l'on s'en f... la digue, digue, digue, etc...

En m'engageant dans le boyau de retour, je ne pus m'empêcher d'exprimer au lieutenant D... toute mon admiration et mes remerciements pour l'heure de forte émotion qu'il venait de me procurer.

— Vous êtes bien bon, dit-il ; je vais avoir le plaisir de téléphoner à mon chef que les pièces 5 et 6 ont lancé cent cinquante bombes et que l'intervention de l'artillerie n'a pas été nécessaire.

Au revoir, vieux brave trois fois décoré. Tu étais un peu casse-cou à Mons, tu es devenu rudement casse-gueules !

Et je regagne le cantonnement en pensant au communiqué du lendemain qui, une fois de plus, portera : « Dans le secteur Steenstraete-Boesinghe, violente lutte d'artillerie de tranchées. »

Il n'indiquera pas aux profanes ce qu'elle fut, ni le nombre des braves petits Belges tombés au champ d'honneur pour la défense du Droit et dont les croix augmentent journellement au cimetière du petit village voisin.

Dans un poste d'écoute

(Wulpendamme-lez-Furnes.)

Chacun se souvient du communiqué officiel annonçant, en ces termes, l'échec complet d'une attaque menée par l'ennemi contre un de nos postes d'écoute à Ryckenhoeck :

« Pendant la nuit du 9 au 10 avril, l'ennemi a
» déployé quelque activité dans le secteur de Rams-
» cappelle. Il attaqua un de nos postes d'écoute à
» Ryckenhoeck avec un détachement d'environ
» cent hommes et réussit à prendre pied dans le
» poste. Les Allemands furent repoussés par une
» contre-attaque et laissèrent dix morts sur le ter-
» rain. Un prisonnier, pris le jour suivant, ra-
» conta que quarante-deux Allemands blessés rega-

» gnèrent leurs tranchées. Nos pertes furent insi-
» gnifiantes. »

Je n'assistais pas à l'affaire. Le récit qu'on va lire me fut conté le lendemain, lors d'une visite aux tranchées, par un des braves qui participèrent à l'action; il était encore tout rayonnant. Et combien je regrette de ne pouvoir faire partager à mes lecteurs la douce émotion que le brave garçon me fit éprouver, durant qu'il me contait, en son savoureux patois borain, les péripéties de la brève aventure.

* * *

— Il faut savoir, mon commandant, que, depuis quelque temps déjà, on nous avait prévenus que les Boches viendraient nous rendre visite. On ouvrirait donc l'œil au poste d'écoute.

Il était 2 heures 10 du matin, quand tout à coup « vrak, mak, patate, nom de zô ! » voilà quatre shrapnells boches qui « buquent din l'tranchée », puis quatre autres entre celle-ci et le poste d'écoute. Je regarde de tous mes yeux, cherchant à percer l'obscurité grise, et soudain j'aperçois comme de grosses fourmis qui avancent vers nous. Je crie : « Alerte ! les amis, les v'là !... »

Ça n'a pas été long. Nous ne sommes que quelques-uns au poste d'écoute, mais nous tirons sans nous arrêter. La pétarade ne cesse pas. Pourtant, c'est peine perdue. Ces sacrés Boches avancent en se protégeant avec des boucliers. Et l'on entend le bruit de nos balles s'aplatissant sur l'acier : « Bing ! bing ! »

Les sales fourmis grises progressaient toujours, de plus en plus distinctes. On en voyait partout maintenant, à droite, à gauche, devant nous, se rapprochant avec rapidité. Personne n'avait peur ; on était furieux seulement de ne rien pouvoir faire avec nos fusils.

Le sergent Toussaint — « l'Marocain » comme on dit — commandait le poste. Il en avait vu bien d'autres. Quand il jugea que les Boches étaient assez près : « Aux grenades ! » qu'il crie « et tapez dedans ! »

« Nous impougnons les bidons » et vlan ! dans la gu... des Boches. C'était un vrai plaisir. Mais ces cochons nous lançaient aussi des bombes ; ça faisait un bruit de tous les diables ; nous étions tous couverts de terre...

« V'là que le sergent est atteint et tombe su s'cu, mais y n'perdait nin courage ! » poursuit mon Bo-

rain. « Tapez dessus, les braves ! » qu'il nous criait, et sans s'occuper de sa blessure, il nous passait les grenades qu'à tour de bras nous lancions devant nous.

Mais il y avait décidément trop de Boches ; ils étaient cent au moins qui étaient déjà presque sur nous ; nous autres, à peine nombreux comme les doigts de la main, nous ne pouvions plus les arrêter.

Voyant cela, « l' Marocain » — un rude lapin, mon commandant — il nous dit : « Fichez tous le camp vers la tranchée ; moi je reste ; comme ça, ils n'en auront qu'un seul tout de même ! »

Il n'y avait pas à répliquer, mais c'était dur, surtout de laisser là le sergent. Toujours tirant, nous reculons lentement ; plusieurs parmi nous sont blessés ; nous étions bien quatre ou cinq encore intacts, en arrivant dans la tranchée, où nous attendait le commandant de la compagnie, le petit lieutenant Poignard.

On le mit au courant de l'histoire ; toute l'affaire n'avait duré que quelques minutes. Il voit bien pourtant qu'on a fait ce qu'on a pu. Et tout de suite, je l'entends qui déclare : « Il faut reprendre le poste d'écoute ! »

Le commandant donne des ordres aux mitrailleuses, pour qu'elles ouvrent un feu d'enfer et balayaient tout le terrain.

« Je téléphone au major », ajoute-t-il, « l'artillerie va donner, et alors, en avant les amis ! »

« Qué dalâge, » mon commandant ! Tacatacaca !... Bing ! Boum !... Mitrailleuses, obus, fusées, c'est le grand orchestre !

Dans la tranchée, le sous-lieutenant Mary a rassemblé ses hommes et une escouade de grenadiers. Personne n'a cané, mon commandant, je peux vous l'affirmer. On était content « d'en découdre ». Ceux qui étaient de l'attaque ont serré la main aux camarades qui restaient, puis, baïonnette au canon, le fusil chargé bien serré dans des mains qui ne tremblaient pas, en avant ! conduits par notre lieutenant. J'entends encore un gros Flamand me dire : « 't Was gisteren feest van den Koning, nu is 't voor ons !... »

Déployés en tirailleurs, avec les grenadiers au centre, nous voilà partis à la reconquête du poste perdu. Par bonds rapides, nous parcourons peut-être cent cinquante mètres, puis nous nous couchons à plat ventre, ouvrant un feu rapide sur les Boches, qui n'ont pas l'air d'être à leur aise. Les

« grenadiers » s'y mettent à leur tour et, à trente-cinq ou quarante mètres, vous envoient leurs dragées « en plein dedans ! » Tout à coup, un cri : « Hourrah ! Vive le Roi ! » D'un bond, nous sommes tous debout et, baïonnette baissée, d'une traite, nous parcourons quarante mètres à la charge : le poste d'écoute est repris.

« Des grenades dans tous les abris ! » crie le lieutenant, « et feu de salve à cent mètres. » Mais plus de Boches à voir. Ils n'avaient pas attendu leur reste pour déguerpir.

Le calme revenu, on se compta : pas de tués, quelques blessés seulement. Mais devant nous, par contre, de l'autre côté du parapet, une dizaine de cadavres boches gisaient près des fils de fer.

« Qué joie, mon commandant », conclut mon brave narrateur, « on était binèche comme à in d'jou de kermesse ! »

* * *

Ce qu'il oubliait de me dire, c'est que, blessé d'un éclat de grenade lors de la prise du poste, il n'en avait rien dit à son chef, dans la crainte de ne

pas pouvoir participer à la contre-attaque. Celle-ci victorieusement terminée, il ne voulut pour rien au monde se laisser évacuer.

Et voilà comment fut repris aux Boches, dans la nuit du 9 au 10 avril, le poste d'écoute de Ryckenhoeck. Simple algarade, si vous voulez, mais où nos hommes ont fait preuve du plus bel esprit. Le colonel, du reste, est venu en personne féliciter la compagnie pour sa belle attitude et lui faire part de toute la satisfaction du commandant de division.

Ces témoignages officiels ont fait grand plaisir à nos braves. Mais, comme disait l'un d'eux en bourrant sa pipe : « Tout ça n'est rien ; attendez qu'on puisse taper dessus pour de bon. Et c'est alors qu'on les aura, ces sales Boches ! »

Passchendaele

(Syssele-lez Bruges.)

A la 2^e compagnie du 5^e chasseurs. A ses vaillants chefs : capitaine A. Vandenberghe, lieutenants Roothans et Malter, tombés glorieusement le 29 septembre 1918.

3 h. 45. — Un trou d'obus à 2,000 mètres Est de Poelcappelle. Ici coule le Paddebeek, petit ruisseau jadis, aujourd'hui longue suite d'entonnoirs. On est à la cote 20. Là-bas, des lignes sombres s'étagent. C'est la fameuse crête de Passchendaele. Son point culminant est le mamelon 50, à 600 mètres Sud-Ouest de West-Roosebeke. Dans le trou d'obus recouvert de bâches, — il pleut depuis la veille, — des formes immobilisées.

Là, un jeune chef de bataillon promu depuis trois jours : il sera tué le 4 octobre... Retenez son nom : GINION. C'était une force de l'armée de demain.

Un coureur boueux, hideux, un ordre : Le 1^{er} bataillon du 5^e chasseurs mettra deux compagnies à la disposition du 1^{er} carabiniers ; une compagnie et deux sections de mitrailleuses à la disposition du 3^e carabiniers.

— Délégué de la 2^e compagnie.

— Présent, mon Major.

— Appelez votre capitaine.

3 h. 55. — Une face pâle, imberbe, surgit dans l'aube naissante. D'elle on ne voit que les yeux, très vifs. Sur la manche gauche de la capote sept chevrons, sur la droite deux raies dorées, récompense du sang deux fois versé.

Le ruban de l'Ordre de Léopold barre la poitrine.

— Vous m'avez demandé, mon major ?

— Oui, Vandenberghe. Avec la section du lieutenant Lebrun et votre compagnie, vous allez renforcer le 3^e carabiniers. Mission : enlever le mamelon 50, clef de la crête. Au revoir, bonne chance...

La vaillance du capitaine Vandenberghe est légende.

daire chez les chasseurs; sa compagnie, la 2^e, est dite : « La compagnie passe-partout ». Par trois fois les chefs l'ont félicitée devant Dixmude et Saint-Georges.

Un coup de sifflet. Quelques indications aux gradés et, boussole en main, les chefs s'enfoncent avec leurs hommes dans la nuit.

Les obus tombent, les mitrailleuses crépitent; qu'importe, ils vont : si seulement il ne pleuvait pas, s'il n'y avait surtout pas cette maudite boue.

En avant! les vagues déferlent...

Des cris, des râles. La cote 35 est atteinte, puis la cote 40; les carabiniers sont rejoints.

Il fait jour.

La crête se dégage des brumes matinales.

Notre artillerie est loin, trop loin. Il lui est impossible d'avancer dans cette zone du « no man's land » qui, depuis 1914, est bouleversée par les obus. Les mitrailleuses allemandes font entendre leurs « ratatakas » mortels; les carabiniers et chasseurs progressent. Devant la 2^e compagnie, deux belles figures, deux preux à l'âme claire et droite comme leur épée : les lieutenants Malter et Root-hans, tous deux volontaires de la première heure, l'un étudiant en droit, l'autre en médecine, l'un de

Bruxelles, l'autre de Louvain. Union intime des esprits et des cœurs. Ils se sont révélés merveilleux conducteurs d'hommes.

Ils vont, on les suit.

« Ratataka, ratataka. » Sinistre, le sifflement fait frissonner les plus braves : « En avant », dit le capitaine. « En avant », répètent les chefs. « En avant », répètent les hommes.

La cote 45 est atteinte.

Encore un effort et c'est le mamelon conquis.

Au-delà, c'est Oostnieuwkerke-Roulers, Moorslede-Ledeghem. C'est toute la Flandre meurtrie, souillée depuis quatre ans.

Au-delà, c'est Courtrai où la meilleure des mères guette le retour du glorieux fils, c'est l'humble maison où sonnèrent les heures joyeuses de l'enfant, aujourd'hui capitaine Vandenberghé.

Il va, de sa marche souple d'athlète complet, et nouvelle étoile du berger, il est suivi... « Ratataka ». Il tombe, baisant pour la dernière fois cette terre qu'il a tant aimée.

« En avant », reedit Roothans et lui aussi tombe.

« En avant, quand même », répète Malter. Ce sera son dernier cri.

La 2^e compagnie fléchit, ondoie.

« En avant », crie le lieutenant Lebrun, et mitrailleurs et chasseurs confondus, ils repartent...

Des morts, toujours des morts. La vague s'aminait. Mais là-haut, les « ratatakas » cessent peu à peu. Devant tant d'héroïsme, les boches ont fui. Un seul demeure. Un coup de poignard le cloue à sa pièce; on y hisse le corps du capitaine Vandenberghe. C'est fini.

Il est 16 h. 30. Le mamelon 50 est à nous.

Valeureux communiers flamands de 1382, soyez fiers de ceux de 1918!!

L'ordre du haut commandement portait : « La poursuite sera continuée sans relâche, avec audace allant jusqu'à la témérité. »

La 2^e compagnie du 5^e chasseurs l'a exécuté. Elle a bien mérité de la patrie.

* * *

Vous qui me lisez, dites-vous bien que tous les soldats belges furent semblables à ceux de cette 2^e compagnie et que demain, encore et toujours, ils étonneront le monde.

Pour les familles de ceux qui vous rendirent le

bonheur et la liberté, pour ceux qui rentreront mutilés, anémiés, que ferez-vous ?

Laissez-moi espérer que vos âmes et cœurs généreux fonderont la « part du combattant » et qu'un peu de vos richesses iront à ceux qui, ayant tout donné, attendent de l'avenir plus de bonheur que dans le passé.

* * *

P. S. — A l'ordre journalier de l'armée du 21 janvier 1919, on lit :

« *Est nommé Officier de l'Ordre de Léopold :*

» VANDENBERGHE, Albéric, capitaine, 5^e chasseurs, 2^e compagnie.

» *Jeune officier d'une bravoure exceptionnelle.*
» *Nature d'élite ; avait su infuser à sa compagnie son enthousiasme et sa foi en la victoire. En a été, lors de la prise de la crête de Passchendaele, le 29 septembre, le chef et le guide héroïque ; est tombé mortellement frappé à 20 mètres de la dernière mitrailleuse allemande, au point culminant, mamelon 50 (trois fois cité, deux blessures, chevalier de l'Ordre de Léopold, Croix de guerre). »*

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
PRÉFACE	1

SILHOUETTES

Le « Jasse »	27
Le Ravitailleur	31
Le Mitrailleur	33
Le Cuisinier	37
Le Délégué	41
Le Permissionnaire	45
Le Facteur	51
L'Infirmier	55
Le Cavalier	59
Le Cycliste	61
Le Musicien	65
Le C. T.	69
Le Footballer	73
Le Coureur	77
Le Camoufleur	79
Le Marchand de Journaux	81

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Le Téléphoniste-Signaleur	85
Le Chanteur	89
Le Gendarme	93

NOTES D'UN COMBATTANT

Le Raid	99
Un Ballon en flammes	107
Le septième Chevron	113
As de tranchées	121
Une heure dans un P. C.	127
Nos Bombardiers	135
Dans un poste d'écoute	141
Passchendaele	149

DES PRESSES

DE VEUVE FERDINAND LARCIER

A BRUXELLES

26-28, rue des Minimes



